

# BRABANT

*tourisme*



REWISBIOUE  
Archives

224

BIMESTRIEL N° 5

NOVEMBRE 1988

# BRABANT

*tourisme*

NOVEMBRE 1988

Prix de ce numéro : 100 F.

Cotisation 1988 (6 numéros) : 450 F.

Editorial, par Willy Vanhelwegen	2
Gobertange, le hameau qui a porté loin le rayonnement du Roman País de Brabant, par Maurice Dessart	3
Légendes de la forêt de Soignes, par Michel Maziers	8
Musée van Buuren à Uccle, par Yvonne du Jacquier	22
La Route du Roman País (11), par Yves Boyen	28
Aqualibi, par Alain Monderer	38
Les carrosseries bruxelloises et brabançonnaises ont plus de 150 ans. Les voitures de l'Empereur (7), par H.P. Henri-Jaspar	42
Grand-Place, par Judith Masse	45
Yves Boyen, notre rédacteur en chef a pris sa retraite, par Gilbert Menne	46
Expositions, par Gilbert Menne, Magali Kummer et Myriam Lechêne	48
Vient de paraître, par Gilbert Menne	52
Avis-Echos, par Catherine Ansiau et Gilbert Menne	53
Les manifestations culturelles et populaires	56

FEDERATION TOURISTIQUE  
DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61  
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50  
Télex B Bru B 63245  
CCP - 000-0385776-07

Editeur responsable : Gilbert Menne.

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.  
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

Revue bimestrielle de la Fédération  
Touristique de la Province de Bra-  
bant, pour la Communauté fran-  
çaise

Président :  
Didier Rober, député permanent

Vice-Présidents :  
Francis De Hondt et  
Willy Vanhelwegen,  
députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :  
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction :  
Catherine Ansiau

Administration et Publicité :  
Alex Kouprianoff

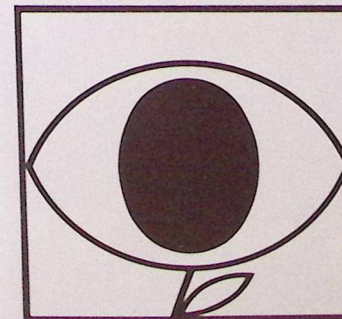
Présentation :  
Marc Schouppe,  
Nadine Truyens

Imprimerie :  
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la  
seule responsabilité de leurs au-  
teurs. Ceux non insérés ne sont pas  
rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la  
revue « Brabant » qui paraît neuf fois par  
an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse  
Périodique de Belgique (FPPB).



## ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

Gobertange : Roland Caussin et F.T.B.; Musée van Buuren : F.T.B.; La Route du Roman País : Roland Caussin; Aqualibi : Walibi et studio Claude Cortier; Les carrossiers bruxellois et brabançons : A.C.L., Musée de l'Armée à Bruxelles - Collection H. Henri-Jaspar; Grand-Place : Roland Caussin; Yves Boyen, notre rédacteur en chef : F.T.B. et G. Menne; Expositions : Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Francis Jacoby et Peter Staessens; Avis-Echos : F.T.B.

Au recto de notre couverture : La Charité de Saint-Martin en bois polychrome, datant du XVI<sup>e</sup> siècle est conservée dans l'église Saint-Martin à Tourinnes-la-Grosse.

Au verso de notre couverture : Dans le parc de Wolvendael, statue de Tintin par Nat Neujean.



*Le centre provincial  
de récréation et de loisirs  
« Bois des Rêves »*

Ce merveilleux domaine boisé est situé en plein cœur du Brabant Wallon, à proximité de la ville d'Ottignies-Louvain-la-Neuve et est inscrit dans une région en expansion démographique constante.

Les aménagements en cours feront du « Bois des Rêves » un milieu de vie propice à l'accueil du public en forêt. Ce cadre de vie et de loisirs ne peut être que bénéfique pour la santé physique, morale et intellectuelle de tous.

Les deux objectifs principaux poursuivis par les autorités provinciales sont, d'une part le développement du rôle didactique de ce Domaine provincial en y créant un Centre d'Initiation à la Découverte de la Nature et d'autre part, l'extension de sa fonction sociale et récréative.

Vu l'évolution du nombre de visiteurs, on constate que le rôle social joué par le Domaine va croissant et ce phénomène est inéluctable, à apprendre à bien connaître et à s'en accommoder au mieux. La Province de Brabant est donc décidée à satisfaire les activités suscitées par sa population et de créer ou améliorer l'accueil et les équipements sans compromettre le patrimoine biologique.

En ma qualité de Président de la Commission administrative du Domaine provincial du « Bois des Rêves », j'ai été très heureux de constater, qu'au cours des week-ends ensoleillés de l'Ascension et de la Pentecôte de cette année, la nouvelle plaine de jeux du Domaine aménagée avec l'aide du Ministère de la Communauté française, a connu un énorme succès. En effet, au cours de ces journées, elle a accueilli plus de 5.000 enfants âgés de 0 à 13 ans, originaires pour la plupart de toutes les communes du Brabant wallon. Cela prouve à suffisance que la vocation du Domaine est avant tout régionale et que les autorités provinciales ne se sont pas trompées en répondant à un besoin réel.

Le souhait de ces enfants et de leurs parents est de voir se créer, dans les plus brefs délais, une pataugeoire avec plage et solarium à proximité de la plaine de jeux. L'étude de cette infrastructure est actuellement en cours et j'espère que son aménagement pourra être terminé très bientôt.

Enfin, grande est ma satisfaction de voir que le comportement du public qui se rend au « Bois des Rêves », est exemplaire. En effet, il respecte à la lettre toutes les mesures de protection préconisées pour sauvegarder ce patrimoine riche et varié qui est, bien entendu, le sien.

Willy VANHELWEGEN,

Député permanent,  
Président de la Commission administrative  
du C.P.R.L. « BOIS DES REVES ».

# GOBERTANGE, le hameau qui a porté loin le rayonnement du Roman Pais de Brabant

par Maurice DESSART



Il est en tous pays, en toutes contrées, des lieux d'apparences modestes, aux sites enchanteurs et reposants, paraissant assoupi, mais qui gagnent à être connus et qui ont parfois, grâce à un facteur qui leur est inhérent, contribué pour beaucoup à la renommée des lieux de leur implantation. Ce ne sont, souvent, pas des endroits de ce qu'il est convenu d'appeler « de haut tourisme »; leurs charmes prenants et discrets demandent à être appréciés par l'« épicurien » de la nature. Du tourisme vrai, reposant, instructif...

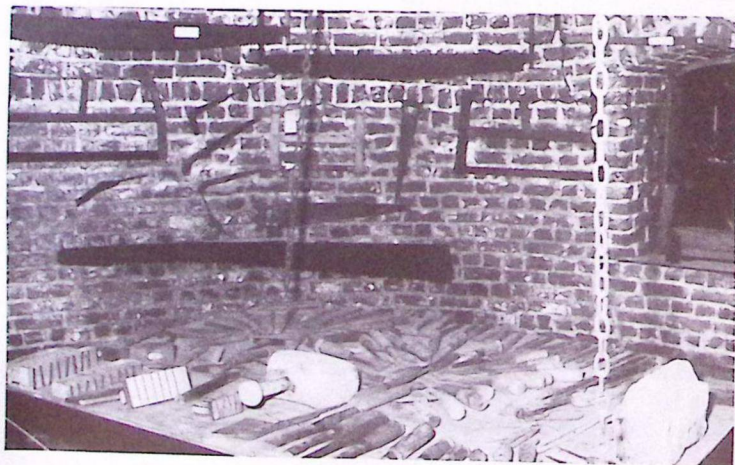
Celui qui s'intéressera à Gobertange (sous Mélin, près de Jodoigne) ne sera pas déçu par l'accueil, demeuré très rustique, d'une pléiade de villages (le terme est tellement plus évocateur) qu'il sera amené à rencontrer. Mélin, Beauvechain, l'Écluse, Saint-Remy-Geest, Jodoigne, Lathuy, Piétrebais, etc, présentent encore des panoramas

*Les carrières de Gobertange, hameau de Mélin où l'on extrait la pierre locale de couleur blanchâtre.*

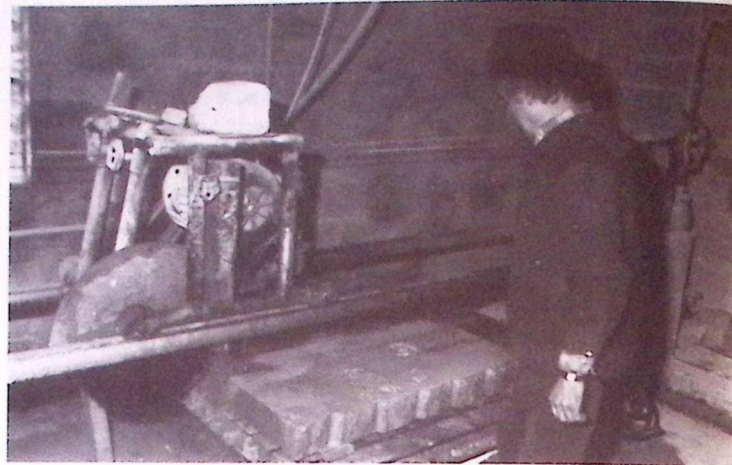
*Monsieur Etienne, de Jodoigne-Souveraine, artisan tailleur de pierre, menuisier... possédant de nombreuses qualités.*

qui se mettent à disparaître les uns après les autres. A la belle saison les vergers en fleurs entourent toute cette région d'un bouquet coloré du plus réjouissant effet. Des activités que l'on serait tenté de qualifier de bucoliques peuvent encore y être observées et ce n'est peut-être pas le moindre point d'intérêt. L'habitant y est très sociable, ouvert à toute approche intéressée. L'hiver, la contrée paraît plongée en léthargie : la température y est rude; l'on se réfugie chez soi, en famille. Jodoigne mis à part, peu d'établissements publics; seuls, des enfants, à la gelée, se voient faisant des glissades ou le traîneau en mains. Heureux espaces où subsiste encore une ambiance estompée depuis longtemps et dont on ne possède plus qu'une lointaine souvenance.

Atteindre le hameau de Gobertange (sous Mélin, entité Jodoigne), est chose aisée par l'autobus de Jodoigne (+ embranchement local). Au départ de Bruxelles, l'automobiliste est favorisé par sa mobilité. Emprunter l'autoroute de Namur, bifurcation Wavre; sur la place, direc-



La panoplie du tailleur de pierre.



tion Jodoigne (panneau indicateur). Après un parcours assez citadin (3 km), on pénètre dans une zone mi-rurale, mi-industrielle (petites implantations); ces lieux sont en pleine évolution, mais des deux côtés de la route, ce qui subsiste de nature permet toujours d'évaluer les concessions faites au « modernisme ». Peu avant Gastuche, à gauche de la route, précédant les installations d'épuration d'eau, bel étang fort apprécié par la faune aquatique.

Poursuivons cette route qui mène à Gastuche. Avant d'y arriver, de chaque côté de belles échappées de paysages, quelques bosquets, de petites cultu-

res, parfois émaillées d'arbres, perspectives qui donnent une idée de ce que fut la contrée autrefois.

A gauche de la route, les bâtiments (ce qu'il en subsiste) aux toits accouplés et aigus des anciennes Papeteries de Gastuche (ou Union des Papeteries), appropriés à d'autres destinations. Ils s'élèvent à l'emplacement de ce qui fut, au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, le Moulin de Loucsart, sur le ruisseau local. Cette vocation industrielle serait venue là du Midi de la France, dès cette époque. Au carrefour de Grez-Doiceau deux possibilités s'offrent au touriste : le chemin de Piétrebais et Mélin (recommandé au piéton, à la belle saison) avec passage du Bois de Beusart et accès direct au hameau de Gobertange (après Mélin) ou encore (en voiture) descente vers Jodoigne. Avant cette localité, tourner à gauche (panneau Saint-Remy-Geest), et après la traversée d'un complexe assez hybride (fermes et habitations sociales), l'on dévale par les belles campagnes agricoles (ou résidentielles...).

Entrée à Saint-Remy-Geest par la rue Basse-Hollande; à gauche le cimetière; de l'autre côté de la colline, l'église dédiée au saint dont on a accolé le nom à celui de la commune. L'origine de cet édifice est assez controversée; les uns lui donnent une haute antiquité (1034), les autres n'en parlent qu'à dater du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est probable qu'il s'est agi au début d'une modeste chapelle, remplacée par la suite.

Le chapitre de Liège y a longtemps établi sa juridiction. Les contreforts et d'importantes parties de ce monument sont du matériau local, la pierre de Gobertange. Au bas du talus supportant l'église, indiquant la direction de gauche (lorsqu'il s'y trouve, parce que de confection assez fruste, il brille souvent par son absence...), un panneau MELIN-GOBERTANGE-CARRIERES.

Gobertange doit à la constitution géologique de son sous-sol le fait d'avoir fait connaître son nom loin dans le pays. Disons que l'on y a exploité durant des siècles les couches de calcaire blanc du système Bruxellien. Le lecteur intéressé par cet aspect des choses consultera utilement les travaux de nos géologues Cornet, Fourmarier, Leriche (notamment) disponibles à la Bibliothèque Royale Albert I<sup>er</sup>.

Quelques détails toutefois ne seront ici pas hors de propos, pour étoffer un peu davantage la connaissance de la pierre en cause. Le système géologique Bruxellien s'est formé à l'époque tertiaire, donc immédiatement (en termes de cette science) avant le quaternaire (caractérisé en nos contrées par les dépôts du limon hesbayen abandonné par les mers anciennes), époque

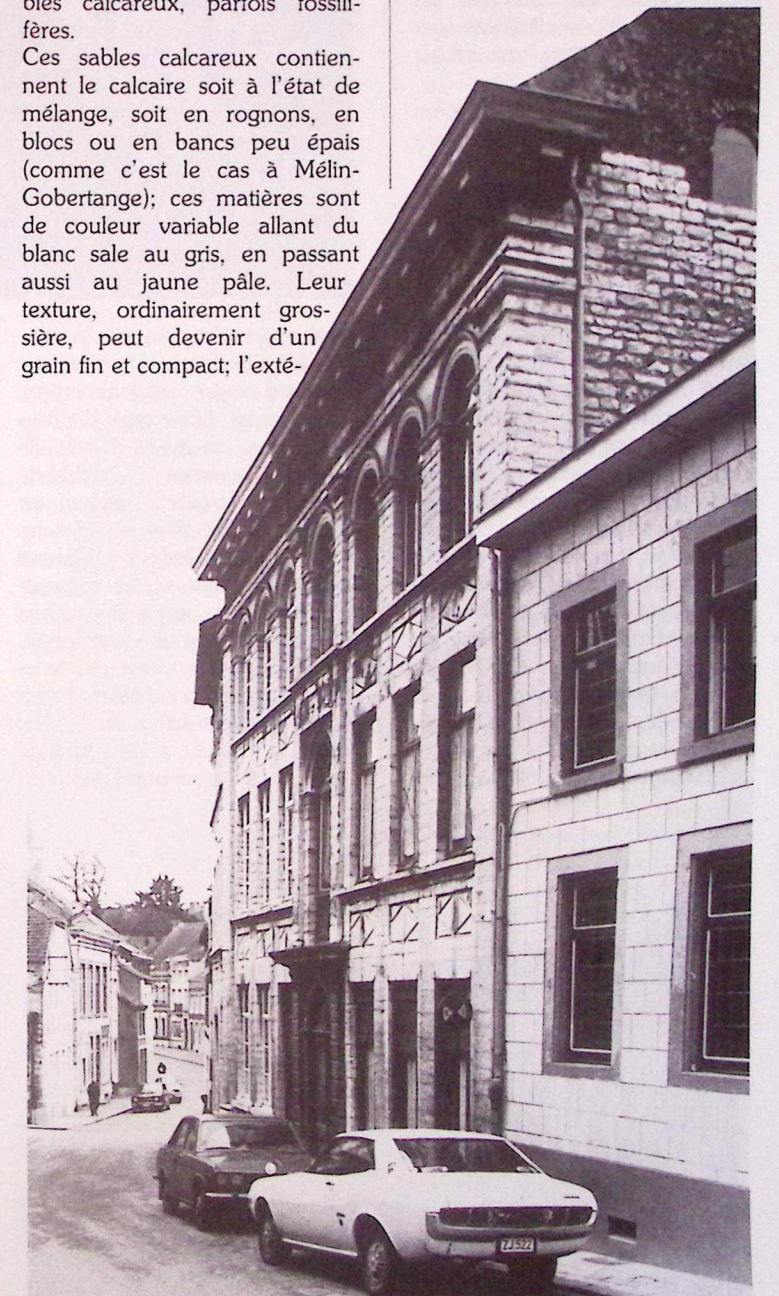
Jodoigne, maison de maître de style empire en pierre de Gobertange.

qui vit poindre l'Humanité. Ses ramifications sont très prononcées à l'est et au sud de Bruxelles, sur la rive droite de la Senne et les deux rives de la Dyle, et se prolongent jusqu'à la Sambre. Il se distingue surtout par des sables calcareux, parfois fossilifères.

Ces sables calcareux contiennent le calcaire soit à l'état de mélange, soit en rognons, en blocs ou en bancs peu épais (comme c'est le cas à Mélin-Gobertange); ces matières sont de couleur variable allant du blanc sale au gris, en passant aussi au jaune pâle. Leur texture, ordinairement grossière, peut devenir d'un grain fin et compact; l'exté-

rieur des blocs est en général friable et l'intérieur tenace. Voilà pour le physique, que dit l'Histoire?

\*\*\*



Moulin à eau en pierre de Gobertange à Saint-Remy-Geest.

La pierre dite « de Gobertange » (parce qu'en réalité elle a été exploitée aussi dans les communes environnantes, Mélin, Saint-Remy-Geest, etc) possède un long passé et un folklore qui pouvait encore se percevoir il y a quelques décennies.

Dès le Moyen Age, les ouvriers tailleurs de pierre de l'endroit furent recherchés. On avait remarqué que ce calcaire durcissait à l'air et on s'en servit pour de nombreuses bâtisses dans le pays entier; on n'en finirait pas d'énumérer les lieux où il se retrouve sous forme d'église, de maison de ville, etc. Les essais pour en faire des pavés n'ont pas été concluants. A bonne exposition, il revêt un édifice d'un aspect clair, opulent, heureux; sa patine est douce, lumineuse. Ce qui précède a été perçu depuis longtemps par les habitants des environs et se confirme à l'examen des plus vieilles maisons. Anciennement l'extraction se faisait par bures et galeries, le produit ne manquait pas. Ces dernières décennies, on travaillait par affleurement et sciage mécanique, lorsque la carrière était en



exploitation. En général, la pierre n'est plus demandée que pour réfection ou ornementation. Comme en beaucoup d'autres domaines, ce qui a fait la richesse, se meurt... L'archiviste Alphonse Wauters relève en 1872 (Géographie et Histoire des Communes belges - Canton de Wavre) que «...les communes de cette partie du roman païs connaissent une certaine aisance, servies en cela par leurs deux activités principales, l'agriculture et l'extraction de la pierre... etc ». Cela a bien changé depuis, et, mise à part l'existence

de quelques belles fermes, l'autochtone doit chercher son occupation professionnelle au loin. La même étude dit qu'en ce temps là il y avait 50 carrières occupant près de 300 personnes.

L'aire de rayonnement de la pierre de Gobertange » est variée et vaste; elle se situe sous forme de pierre taillée ou sculptée. Outre les villages proches, Jodoigne est bien représentée, notamment par l'église Saint-Médard, dont les parties les plus anciennes remontent au début du XI<sup>e</sup> siècle, et par des maisons patriciennes, nombreuses. C'est la pierre qui a conservé à la ville, avec ce qui subsiste de ses remparts, un petit aspect médiéval qui n'est pas sans charme. Géographiquement, il est malaisé de situer son aire de répartition; du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, on y a fait appel pour son apport robuste ou artistique. Citons à Zétrud l'église Saint-Barthélemy; Saint-Gorgon à Hougaarden; à Meldert, le château des Comtes d'Oultremont (milieu du XIX<sup>e</sup> siècle); à Kumptich, l'église Saint-Gilles (IX<sup>e</sup> siècle); Roos-

Saint-Remy-Geest, l'église plantée sur une butte dominant le village.



beek, Kiesegem, Wommersom; Hakendover, l'église du Saint-Sauveur (tour romane de 1050); Oplinter; Léau, l'église Saint-Léonard XIII<sup>e</sup> siècle etc... Plus loin, dans le pays, les régions du Hageland, la Campine limbourgeoise, la province d'Anvers; diverses villes néerlandaises, dont Bréda et Bois-le-Duc. A Bruxelles, la cathédrale Saint-Michel, l'Hôtel de Ville, diverses maisons du centre, restaurées. L'Administration fait toujours appel au vieux gisement lorsqu'il y a lieu à réfection. Aussi, le mécénat, parfois, y songe; voir, à ce sujet l'extrémité de la rue de la Madeleine et le square y attenant. Activités, charmes du passé, qui meurent, mais dont la contemplation laisse toujours rêveur... Toute cette région du roman païs, pour beaucoup, reste encore à découvrir; le touriste, sans y être rare, n'est pas fréquent. Le fait provient, peut-être de ce qu'elle n'offre pas de points d'attraction tapageurs ou stéréotypés, mais celui qui peut apprécier des attrait rustiques soute-

nus par des vallonnements nombreux, parfois par des bouquets de bois laissant échapper de vastes perspectives pastorales, sera comblé. N'étaient certains aspects de choses, très locaux, une ambiance médiévale -si l'on peut dire -paraît vouloir y subsister. Dévalant la route (pavée) venant de Jodoigne, dès que l'on pénètre dans Saint-Remy-Geest, si l'on veut faire abstraction de l'une ou l'autre construction moderne, l'on est fixé. Cette rue (dénommée « de Basse-Hollande ») paraît bien être le vieux chemin villageois venant de la ville, puis des champs, avec sa place en son milieu -où se tenaient, peut-être, les plaids ou réunions de justice et de notables- son vieux cimetière du côté gauche, vis-à-vis, une grosse ferme à contreforts, et, surplombant le tout, une robuste église campagnarde. De ce point et à peu de distance de là, vers Gobertange, une belle bâtisse, restaurée, d'aspect seigneurial, toute en longueur, renforce ces impressions. A droite, la dernière

carrière en exploitation. Lui faisant face, en léger contrebas, un panorama que l'on serait tenté de qualifier d'unique, avec ses verts bocages (à la belle saison), ses grasses prairies et les damiers de ses cultures.

Et l'on va vers Mélin, par ce chemin sinueux, bordé de pâtures, et, parfois, d'une belle ferme. C'est une localité qui s'est formée à une époque très ancienne, à l'endroit où la route de Jodoigne à Louvain traverse le ruisseau de Gobertange. On y a fait, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, des trouvailles archéologiques que l'on suppose remonter à l'époque mérovingienne. L'église (Notre-Dame de la Visitation), à Mélin, date de 1777 et en remplace une autre, beaucoup plus ancienne. Le chœur en est de très grande facture, et ses orgues, de forme semi-circulaire, en sont particulièrement remarquables; aussi, d'autres sujets intérieurs valent la visite de ce bel édifice, enserré, peut-on dire, par des demeures de grand aspect.

Cette partie de la province est englobée dans la riche région limoneuse qui fait souvent office de frontière linguistique. Les affleurements rocheux qui se remarquent - résultante des dernières convulsions géologiques - sont peu nombreux et très locaux. Ils en relèvent d'autant plus le paysage. Quelle que soit la direction empruntée par le touriste (Piétrebais, Zétrud, Orp-le-Grand, Jauchelette, etc), il est assuré de rencontrer des perspectives de beauté, pour qui peut apprécier la nature en ce qu'elle a de plus vrai.

Gobertange, le glorieux hameau, à découvrir...

La chapelle Sainte-Madeleine à Gobertange, petit bijou de style ogival, construit au XV<sup>e</sup> siècle en pierres de Gobertange.



# Légendes de la forêt de Soignes

par Michel MAZIER

Dans sa monumentale *Histoire de la forêt de Soignes*, Sander Pierron évoque des légendes attachées au massif boisé. L'une d'entre elles raconte qu'un officier d'Etat-Major du prince Guillaume d'Orange aurait enterré le trésor de l'armée hollando-belge au pied d'un chêne pour le soustraire aux assauts des troupes commandées par le maréchal Ney. Mais cet homme trop prudent aurait été tué au combat sans avoir révélé à quiconque l'endroit où il avait caché la cassette... ce qui aurait suscité bien des vocations de chercheurs d'or et d'escrocs (1)!

Le thème du trésor caché n'était pas neuf; il sévit toujours...

Mais le retentissement du dernier massacre napoléonien suscita encore d'autres récits dont l'action se déroulait à l'ombre de la forêt. Au cours de recherches relatives à l'histoire de la forêt de Soignes à l'époque où elle appartenait à la *Société Générale*, j'en ai découvert deux dans la presse bruxelloise (2). Sans doute n'est-ce pas par hasard que tous deux ont été publiés en 1839 : le souvenir des hécatombes et des privations entraînées par la débâcle de l'Empire

*Le prieuré de Groenendael, dessin à la plume, rehaussé d'aquarelle par Jean Brueghel de Velours (1568-1625).*



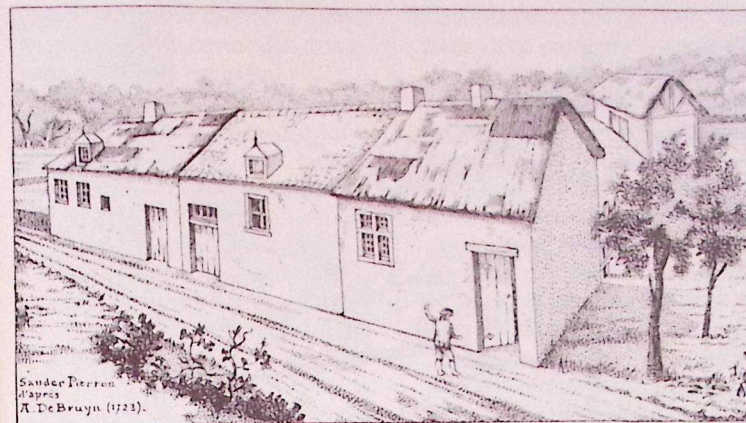
avait eu le temps de s'estomper pour faire place au culte napoléonien, qui culminera l'année suivante avec le retour des restes de l'Empereur à Paris.

Il m'a paru intéressant de publier ces légendes, étant donné leur contenu à la fois historique, — on y trouve des informations intéressantes pour l'histoire de la forêt —, et folklorique. Elles témoignent d'une sensibilité romantique tellement exacerbée que certains passages sont devenus totalement illisibles aujourd'hui. C'est pourquoi je les ai éludés, en les résumant éventuellement, lorsque c'était néces-

saire à la compréhension du reste du texte.

## Les caveaux de Groenendael (3), épisode de la bataille de Waterloo

*Il y a peu de personnes à Bruxelles qui ne connaissent cette belle et poétique solitude où se cache l'ancien prieuré de Groenendael. Soit que vous vous engagiez dans la forêt de Soignes par Boitsfort, soit que vous y entriez par le Vert Chasseur, une chaussée vous mène tout droit à cette retraite solitaire si bien choisie pour la vie contemplative des*



Sander Pierron l'auteur A. De Bruyn (1723).

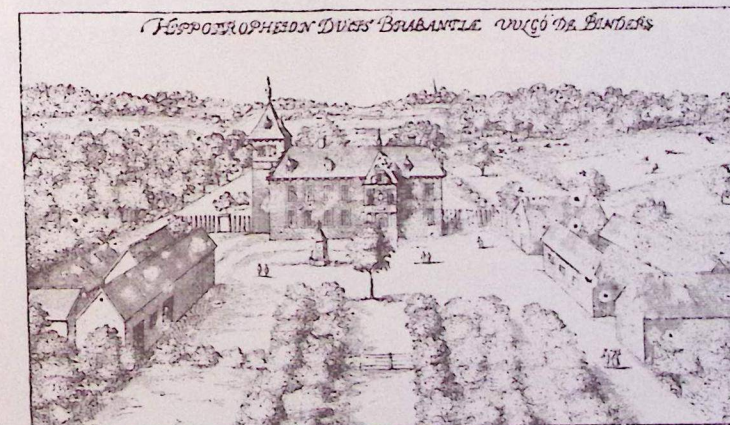
moines. Voyez, presque au milieu de la ligne que, pour former un triangle avec Boitsfort, vous traceriez de Hoeylaert à la Petite Espinette, la chaussée qui s'enfonce dans les profondeurs de la forêt vous montre à droite un bâtiment à demi détruit, dont les murs jaunes se découpent au milieu de la luxuriante verdure des ormes et des frênes (4).

Un ravin, où croupit toujours une flaque d'eau verdâtre et toute hérissée des lances de mille roseaux, coupe la route qui est forcée de la franchir sur un pont de pierre. Passez ce pont; et, après avoir gémi sur les ruines de cette forêt qui bientôt ne sera plus une forêt et où vous trouvez, à chaque pas, étendus sur le sol, les cadavres de ses beaux frênes et de ses ormes vénérables, grâce à la cognée de la Société Générale (5), allez gémir sur les ruines de cette autre splendeur déchue, les ruines du prieuré de Groenendael.

Je ne sais quel sentiment étrange on éprouve en entrant dans ces murs tout pleins encore des riches souvenirs de notre XVI<sup>e</sup> siècle. Souvent je me suis demandé si c'est un sentiment d'admiration pour le passé, ou de pitié pour le présent. Je

*L'Auberge du Vert Chasseur en 1723, dessin de Sander Pierron.*

penche à croire que c'est l'un et l'autre à la fois. Car n'est-ce pas là que Charles-Quint, ce demi-renard et ce demi-lion, cet homme de génie et ce fou, aimait à se reposer des travaux de la chasse dans la forêt de Soignes, et que sa tante, Marguerite d'Autriche, venait tous les ans à Pâques, avec quelques compagnes choisies purifier sa conscience de ces péchés d'amour qu'elle chante si bien dans ses rondels? N'est-ce pas là que toute cette cour splendide et magnifique, ces femmes si belles que Van Orley aimait à peindre sur ses toiles, et ces seigneurs dont l'épée brilla sous les remparts de Tunis comme dans la sanglante mêlée de Pavie, aimaient à s'ébattre en liberté et à



*Le haras d'Albert et Isabelle à Groenendael. Au centre l'habitation, et sur les côtés les étables, les écuries et les selleries.*

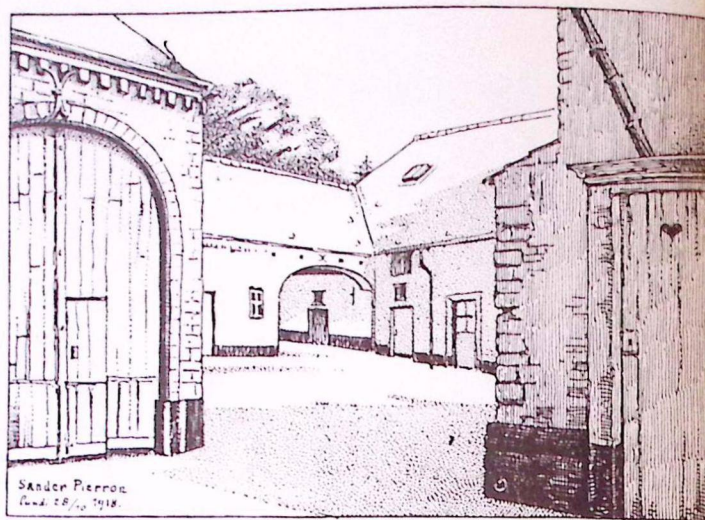
secouer les tristes ennuis de la ville (6)? Qui sait si, dans ces ombres, sur ces pelouses, dans ces murs, ne furent pas échangées les premières idées de cette admirable rébellion dont l'aristocratie belge d'alors donna le sublime exemple au monde? Qui sait si Guillaume-le-Téméraire (sic!), Brédérode (sic!), Egmont et de Home (sic!) ne concurent pas dans cette solitude les premiers espoirs d'affranchir leur patrie du joug que l'étranger faisait peser sur elle d'un poids si lourd (7)?

(...) Mais ce n'est pas seulement à cause des souvenirs du XVI<sup>e</sup> siècle qui se réveillent en foule sur les pelouses de Groenendael que j'aime à y rêver. Un souvenir plus récent et qui touche au temps où nous vivons, m'y attire avec un intérêt aussi puissant. Ce souvenir est une histoire que peu d'entre nous savent et que les touristes anglais se racontent seuls entre eux, en traversant les champs de Waterloo. Ils la tiennent de notre ami Colley Grattan, vous la tiendrez de moi (8). Suit alors une interminable di-

Le prieuré de chanoines Augustins de Groenendael, dessin de Sander Pierron représentant la ferme monacale restaurée au XVII<sup>e</sup> siècle.

gression emphatique sur la bataille « de Waterloo » et ses préliminaires. L'auteur en arrive enfin à la légende.

Dans un régiment de cuirassiers servait, avec le grade de capitaine, Florent de Martigny, issu d'une de ces familles aristocratiques qui n'avaient rien eu de plus pressé que de se rallier à l'usurpateur, comme on disait, quand la victoire fut venue le légitimer. Jeune et plein d'admiration pour la grandeur de la France, il s'était épris pour l'empereur d'un enthousiasme presque frénétique, parce qu'il voyait dans le grand capitaine le bras qui avait élevé si haut sa patrie, et qu'il désirait lui-même avec ardeur d'ajouter un éclat de plus au nom déjà si illustre qu'il portait. Mais autant étaient grands cette admiration pour la France et cet enthousiasme pour Napoléon, autant était grande aussi sa haine contre l'Angleterre et contre tout ce qui était anglais. Car n'était-ce pas l'or britannique qui avait partout cherché à combattre les aigles françaises et leur avait partout suscité des en-

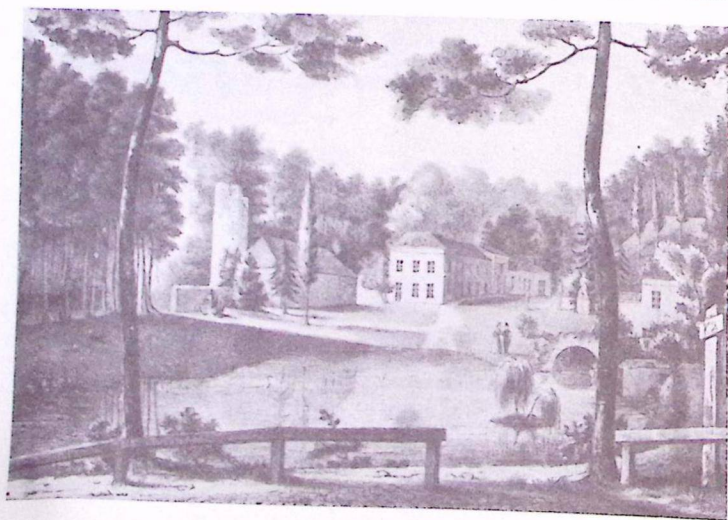


nemis? N'était-ce pas l'or britannique qui avait partout dissous les traités que les cent victoires des armes impériales étaient parvenues à conclure? N'était-ce pas l'or britannique qui avait de nouveau soulevé l'Europe tout entière contre la France toute seule, c'est-à-dire contre Napoléon? Aussi quatre campagnes faites avec éclat n'avaient été rien pour Florent de Martigny; car ici il allait pour la première fois se trouver face à face avec les ennemis achamés de son pays, avec ceux qui avaient seuls toute sa haine. Plein de cette

idée, il sentait son cœur se gonfler de joie sous la cuirasse qui revêtait sa poitrine, et il frappait la poignée de son sabre sur le pommeau de sa selle, comme pour qu'il s'affermît mieux dans sa garde. Mais l'heure n'avait pas encore sonné, où il pourrait donner des éperons à son cheval et croiser son épée avec une épée anglaise.

La position que l'empereur occupa constamment pendant sept ou huit heures : la journée de Waterloo est trop connue pour que nous entrions ici dans des détails à cet égard. Elle commandait à plein toute la bataille de la droite à la gauche, et se trouvait presque au centre de la ligne française, vis-à-vis de celle occupée par Wellington et l'état-major anglais. Il pouvait à son aise suivre des yeux les mouvements de son armée, observer chaque pas en avant et chaque pas en arrière qu'opéraient ses bataillons, animer de son âme tout ce corps bardé de fer et flamboyant de canons, compter enfin toutes les fluctuations diverses de sa

Les ruines du prieuré des chanoines Augustins de Groenendael, une lithographie de la vue septentrionale de l'Étang de Charles-Quint.



fortune. Il était là debout comme le génie qui commandait toute cette effroyable tempête.

(...) Martigny est à la tête de la charge des cuirassiers décidée par Napoléon vers huit heures du soir. Blessé, il se retrouve prisonnier des Anglais. Après une dizaine de jours, il s'évade. Le soir tomba enfin, et le soleil, qui avait disparu déjà derrière l'horizon, jetait encore au ciel quelques faibles gerbes de clarté sur lesquelles se découpait la cime des toits de Revelingen et de l'Ermite (9). (...) Peu de minutes après, les bûcherons de la forêt de Soignes crurent voir, en revenant de leur travail de la journée, une ombre se glisser à travers les halliers les plus épais, à travers les fourrés les plus impraticables. Plus d'un fit le signe de la croix, s'imaginant que c'était l'âme de quelqu'un des morts tombés sur le champ de bataille. Les charbonniers de Gaillemarde virent cette même apparition suivre furtivement le sentier qui, partant du Roussart, coupe la forêt en ligne droite et dans une direction presque parallèle à celle que prend la chaussée de Genappe à Bruxelles (10). Plus d'un crut avoir aperçu quelque forme sumatrelle passer devant sa pauvre chaumière de branches et de gazon.



Le lendemain, on ne parla, dans toute cette partie de la forêt, que de l'étrange et inexplicable voyageur nocturne. On se racontait les choses les plus extraordinaires.

Le cuirassier fuit à travers la forêt. Le lendemain matin, il arrive sur une hauteur.

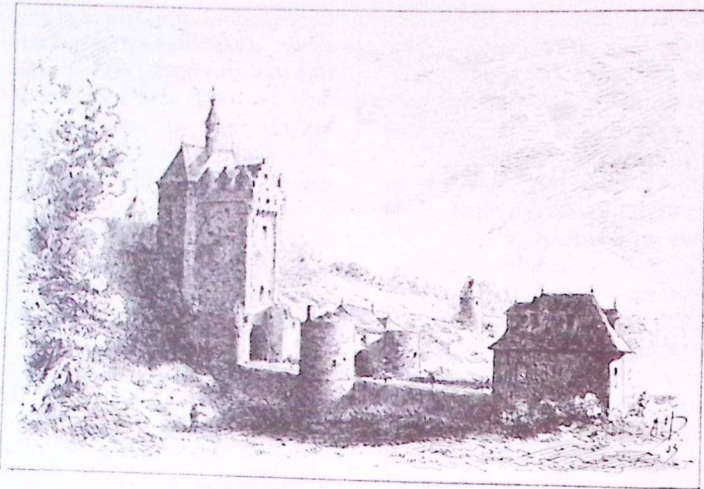
Au pied de l'éminence où il se trouvait, il vit s'étendre des jardins et des pelouses au milieu desquels s'élevait un édifice d'une architecture ancienne, mais dont la forme primitive avait été évidemment altérée par des constructions plus récentes. (...) Ce bâtiment, ainsi dénaturé, n'offrait pas au capitaine un caractère assez déterminé pour qu'il pût juger quelle en était la destination. Mais quelques ruines éparses sur le sol tout à l'entour, des fûts de colonnes brisées, des statues de saints décapitées, des débris de niches gothiques, eurent pu lui faire supposer que c'étaient là les restes d'une vieille abbaye. À côté s'étendait un lac d'un assez grand développement, qui se prolongeait à gauche dans la vallée. Ce bâtiment, ce lac, ces jardins paraissaient dans la forêt comme une oasis charmante et présentaient aux yeux du fugitif un paysage de la plus grande beauté. Il ne savait pas qu'il était là devant l'ancien prieuré de

Groenendael que le goût moderne avait converti tant bien que mal en une espèce de château. Le jardin avec ses fleurs et ses parterres, ses sentiers et ses pelouses lui parut soigné avec une coquetterie toute particulière (11).

Mais l'ancien prieuré est occupé par les Anglais. Le capitaine cherche donc une cachette, qu'il trouve enfin à la tombée du soir. En regardant autour de lui, il aperçut sous une touffe d'arbrisseaux l'entrée d'une espèce de grotte naturelle ou du moins construite avec tant d'art qu'on l'eut prise pour creusée par les mains de la nature (sic!). (...) Il se glissa donc à travers les branchages avec la précaution d'un lièvre qui veut échapper à la poursuite des chiens et du chasseur. Il eut bientôt atteint l'entrée de la grotte et y pénétra aussitôt (12). Puis il se mit à examiner avec attention son nouveau refuge. Des ouvertures habilement ménagées y laissaient pénétrer, de distance en distance, la lumière du ciel à travers des touffes d'arbres disposés dans le jardin de manière à cacher ces jours à l'extérieur. Le fond était si sec qu'une femme eut pu y marcher avec des souliers de bal sans craindre de les salir. Seulement un petit ruisseau y serpentait au milieu des dalles comme un filet presque invisible. Le capitaine résolut d'en suivre le cours. (...) Après avoir marché quelque temps en longeant le cours d'eau, il arriva au bord du lac où il se dégorgeait au milieu d'une masse de roseaux et de feuillages.

Après un temps, il entend une chanson émise par une voix de femme :

Les étangs de Groenendael au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Peinture attribuée à Jacques d'Arthois.



– Dites-moi, qu'aimez-vous, la belle?

*Les fantassins, les cavaliers?  
Oh! si c'étaient les grenadiers,  
Je préférerais pour ma chapelette.*

*Ainsi disait le grenadier  
Sous le toit vert du coudrier.*

– Non, je préfère les gendarmes,

*Les vaillants gendarmes du roi.*

*De notre cœur ils ont l'octroi,  
Et notre amour leur rend les armes.*

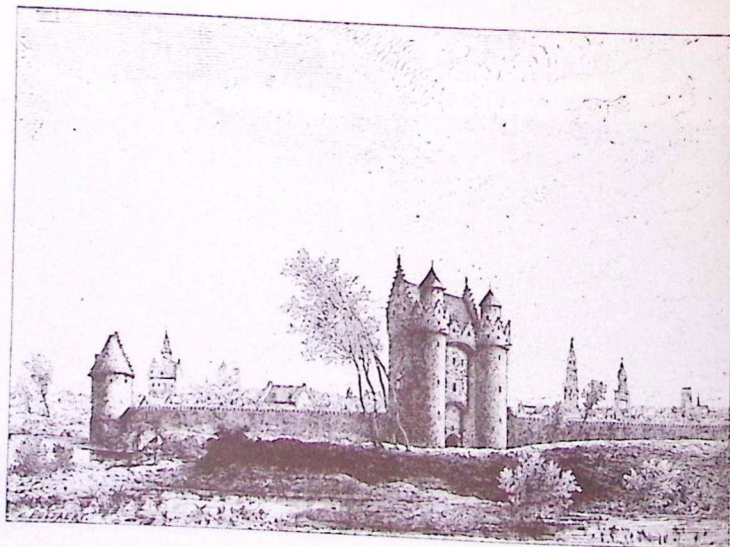
*Ainsi disait au grenadier  
Marion, sous le coudrier.*

– Eh bien! je me ferai gendarme  
Belle enfant pour être aimé...  
(13)

Le chant est interrompu par l'agression d'un dragon prussien qui en veut à la croix d'or que porte au cou la jeune fille. Florent de Martigny expédie ce dragon au tapis et emmène la jeune fille. Celle-ci le ramène chez elle. A quelque distance du lac s'élevait une petite ferme, aujourd'hui démolie pour faire place à la chaussée (14).

*La porte de Flandre. A gauche au fond de la Porte à Frais-Perdus et Sainte-Gudule et à droite l'Hôtel de Ville, le beffroi de Saint-Nicolas et l'église Saint-Géry. Dessin de A. Puttaert.*

Son père était un émigré français, ruiné par les guerres de la République. Conscient de l'amour qu'il avait involontairement suscité chez elle, Florent de Martigny décida de partir au bout de plusieurs semaines de séjour. A l'automne, la jeune fille rêva qu'il était mort et alla porter l'anneau qu'il lui avait donné avant de partir, à l'église d'Hoeilaart. Elle dépérit et mourut à la fin de l'hiver. Florent était effectivement mort dans un duel avec un Anglais qui avait prétendu que Wellington était le plus grand capitaine de ce siècle.



*La Porte de Namur en 1773, dessin d'A. Heins.*

Quoique nous ignorions son identité, l'auteur de ce texte était manifestement cultivé; les références littéraires, artistiques et historiques pullulent dans son récit. Il connaissait la forêt et son histoire aussi bien, sans doute, qu'on pouvait la connaître à l'époque.

Témoin de la bataille « de Waterloo » et des ravages causés dans la forêt de Soignes par les ventes de la Société Générale, l'auteur l'est plus encore de la mentalité dominante de son temps : le goût des légendes, en ce comprise la légende impériale d'ailleurs; l'exaltation de la solitude, de la forêt, parsemée de ruines « gothiques » qui suscitent des gémissements, et traversée par des ombres mystérieuses; les sentiments exacerbés des personnages; l'intérêt pour la culture populaire; le rêve prémonitoire de la jeune fille; le dépérissement de la femme délaissée; la mort en duel... Tout cela illustre à merveille le tempérament romantique qui domine les années 1830.

Le héros, Florent de Martigny, ne se contente pas de sa haute

naissance; il veut se faire un nom par lui-même et trahit donc sa caste en se ralliant au successeur des régicides. Nationaliste fervent, et même carrément cocardier par son anglophobie virulente, il exprime les valeurs de la bourgeoisie en train de triompher dans toute l'Europe occidentale après l'entracte de la Restauration. Il rejoint ainsi les sentiments de nombreux Belges, indignés en cette fin d'année 1839 par l'application du traité des XXIV articles qui rend à Guillaume I<sup>er</sup> une partie du Limbourg et du Luxembourg. La pointe de mépris pour les superstitions des bûcherons et des charbonniers confirme que nous avons ici affaire à un auteur s'adressant à un public bourgeois, le seul capable de s'acheter et de lire un journal d'où, – rappelons-le –, ce récit est extrait.

Ce texte n'a donc rien de populaire; il a été construit de toutes pièces pour nourrir la nostalgie de l'Empire. Mais le choix du décor n'est pas innocent : en exaltant la forêt de Soignes, l'auteur égratigne au passage la Société Générale qui en avait entrepris le dépeçage entre 1831 et 1836, alors pourtant que le journal *L'Emancipation* où parut ce récit s'était généralement montré favorable aux entreprises de ce qu'on appelait alors « la Banque ». Ce faisant, il s'inscrivait dans la grande controverse qui opposa dès les années 1820 les partisans des déboisements, soucieux avant tout d'accroître le rendement des terres, et ceux de la protection des forêts, le plus souvent des nostalgiques de l'Ancien Régime.

#### La prophétie de l'ermite (15)

Macbeth, le royal meurtrier dont Shakespeare (sic!) a immortalisé

la sanglante histoire, réfugié dans je ne sais quelle forteresse, vit un jour s'avancer vers lui la forêt de Dunsinane. Le grand Saint-Michel de bronze, qui tourne (?) depuis plus de trois siècles sur l'admirable flèche de l'hôtel de ville de Bruxelles, a été pendant ce long espace de temps l'impassible témoin d'un phénomène tout contraire beaucoup plus facile à expliquer, mais assurément bien plus déplorable. Il a vu s'éloigner peu à peu cette belle forêt qui pénétrait autrefois jusque dans les murs de la capitale du Brabant et couvrait d'un riche manteau de verdure la croupe arrondie du Caudenberg (sic!) (16). Comme un front qui se découronne de son épaisse chevelure, il a vu la vallée, sans nom alors, qui se termine par une suite d'étangs depuis Saint-Josse-ten-Noode jusqu'à l'abbaye de la Cambre, perdre rapidement sa parure d'arbres gigantesques (17); il a vu de joyeux villages s'élever sur les bords de ces pièces d'eau où les daims de la forêt ducale venaient s'abreuver sans crainte et de brillantes mais prosaïques moissons jaunir sous les voûtes disparues qui répétèrent tant de fois le romantique halali (sic!) des chasseurs du moyen âge et, dans des temps plus reculés, les bruits de guerre des légions romaines. Hélas! les vieilles forêts font comme les dieux et les rois; elles s'en vont, et comme les morts de la ballade de Léonore, elles vont vite (18). Pour moi qui ne suis pas encore bien vieux, je me rappelle avoir vu disparaître de l'horizon (sic!) de Bruxelles les derniers arbres d'un bois magnifique, celui de Linthout (je crois que c'est ainsi qu'on l'écrit) (19).

Après une digression sur le charme perdu d'une mare auprès de laquelle il avait joué,

étant enfant, mais dont la spéculation foncière avait détruit le cadre champêtre, l'auteur du conte en vient enfin à son sujet.

*Vers la fin du dix-huitième siècle, la forêt de Soignes ne se ressentait pas, comme aujourd'hui, dans ses plus mystérieux recoins, de la proximité d'une grande ville. Il est vrai que Bruxelles n'avait pas atteint le degré surprenant de splendeur où nous la voyons aujourd'hui. Resserrée entre ses gothiques murailles, elle se contentait de s'agrandir lentement à l'intérieur aux dépens des vastes prairies qu'elle renfermait dans son sein. C'était peu de chose que ses faubourgs, et la campagne commençait réellement au pied de ses remparts (20). Plus loin, pour peu qu'on s'éloignât de la grande route, l'on ne rencontrait plus de citadins, et du moment qu'on avait pénétré dans la forêt, la solitude était complète.*

*Un soir de l'automne de 178... (sic!), vers l'heure du coucher du soleil, un cavalier, couvert d'un long manteau, entra, bride abattue, sous la vieille porte de Flandre et disparut dans les détours de la longue rue de ce nom, avant que la sentinelle autrichienne, éblouie par le soleil qui lui donnait dans les yeux, eût eu le temps de l'arrêter pour lui faire exhiber ses papiers (?). Quoiqu'à mesure qu'il s'avancait vers l'intérieur de la ville, la foule devint plus compacte et que les entraves de toute espèce, qui ont de tout temps gêné la circulation dans cette bonne ville de Bruxelles, se multiplièrent à chaque pas, le cavalier n'en changea point pour cela l'allure de son cheval. Aussi les jurons les plus énergiques commencèrent-ils à lui servir d'escorte sur le pont étroit du Marché-aux-Poissons. Ce fut bien pis lorsque le baes de l'antique estaminet du Corbeau,*



dont la vaste capacité le disputait au foudre de Nuremberg, fut obligé de se laisser tomber dans le ruisseau pour éviter la rencontre de l'impitoyable galoppeur. Des malédictions, la foule en vint aux bâtons, et les chiens immondes de la Poissonnerie furent lâchés sur le cheval dans l'intention charitable de lui faire partager le sort du baes colossal. Mais la bête et l'homme paraissaient s'inquiéter fort peu de la clameur de haro qu'ils soulevaient sur leur passage. L'homme ne soufflait mot, et la noble bête gravit avec la même vitesse la rue grimpeante qui débouche sur la Place Royale. Grâce à cette course soutenue, le cavalier eut bientôt franchi la porte de Namur (21). Mais il ne semblait pas que la crainte d'être reconnu dans la ville, ce que pouvait faire croire au premier abord le soin avec lequel il se tenait enveloppé dans son manteau, eût nécessité cette allure inusitée dans les rues d'une ville populeuse.

Les gardes de la porte de Namur le virent se diriger vers la forêt et entendirent longtemps le galop précipité de son cheval après l'avoir perdu de vue. Car l'approche du soir avait déjà fait rentrer les campagnes voisines dans ce silence que nous cherchions en vain aujourd'hui. Les Bruxellois ont été, de tout temps, ardemment, novellistes; le nombre des journaux qui alimentent aujourd'hui leur curiosité en est la preuve. Comme à cette époque, ils ne pouvaient recourir à la presse lorsqu'un événement mystérieux mettait en jeu leur sagacité, ils n'avaient d'autre ressource que les commentaires de la voie publique et l'on sait s'ils se tiennent toujours dans les formes de la vraisemblance et de la vérité. L'apparition du cavalier inconnu mit en l'air tous les graves marchands

de la rue de la Madeleine, et les plus forts politiques décidèrent que c'était un agent des troubles dont les Pays-Bas étaient menacés depuis quelque temps et qu'il parcourait le pays pour donner le signal de la révolution brabançonne; la preuve qu'ils ne se trompaient point, c'est, disait un gros marchand de soieries, qu'on ne vendait plus de quinze-seize et que les coiffures des dames nobles, ajoutait le pemuquier à la mode, avaient baissé d'un bon demi-pied.

La rumeur fut si grande qu'elle éveilla les soupçons de l'autorité autrichienne, assez facile à s'alarmer, et qu'un parti de dragons de Latour fut dépêché vers la forêt pour rejoindre, s'il se pouvait, le cavalier inconnu et le ramener à Bruxelles sous bonne escorte.

Vous êtes-vous jamais trouvés à minuit dans une forêt bien loin de toute habitation et au moment où vous pouviez vous croire la seule créature humaine troublant le double silence de ses vastes ténèbres? Avez-vous vu apparaître tout d'un coup entre les arbres, à tous les points de votre horizon (sic!) resserré, de vives et nombreuses lumières errant à l'aventure? C'est un spectacle bien étrange et fait pour effrayer d'abord.

Ces torches qui marchent sans soutien visible et sans but apparent, ces voix auxquelles l'éloignement prête toujours des accents lugubres, s'appelant et se répondant comme des sons sans suite partis de l'immense buffet d'orgue, et, quand le cercle se rapproche, la vue des figures rougies par la lueur tremblante des fallots (sic!), tout cela ne laisse pas que de frapper toute imagination un peu vive et il n'est pas jusqu'aux animaux qui n'en ressentent de l'épouvante. Tel fut le spectacle que présenta

cette nuit-là la forêt de Soignes du côté de Bruxelles (22); mais ce fut en vain que les paysans, mis en réquisition par les dragons, battirent le bois jusque dans ses plus secrets sentiers. Ils virent bien courir de loin un cheval que les clameurs semblaient avoir mis en fuite, mais ils furent unanimes pour affirmer qu'ils n'avaient point aperçu de cavalier et les dragons furent forcés de rentrer au petit jour sans la capture qu'on les avait chargés de faire. Je laisse à penser si cette nouvelle servit à défrayer les profonds penseurs des tavernes et à quelles folles conjectures se livrèrent pendant huit jours les plus intrépides. L'opinion la plus répandue cependant, et la plus raisonnable, c'était que le cavalier ne s'était rendu dans la forêt que pour s'y donner la mort et la vue de sa monture errante semblait autoriser cette hypothèse. Il n'en était rien pourtant, comme on va le voir.

Le cavalier qui ne croyait pas assurément avoir excité derrière lui toute cette rumeur, ne s'était arrêté que devant la chapelle de Notre-Dame-aux-Bois (sic!) et sans prendre même la précaution d'attacher son cheval, était entré immédiatement dans la cellule de l'ermite où il ne serait venu à personne l'idée de l'aller chercher. Cet ermite, je suis fâché de le dire, n'avait rien qui le distinguât de tous les ermites connus dans l'histoire, et dans les romans.

Dans sa jeunesse, c'est-à-dire lorsqu'il n'avait que soixante ans, il disait tous les matins la messe des bûcherons dans la petite chapelle de Notre-Dame-aux-Bois. Mais depuis, le grand âge l'avait forcé de se tenir dans sa cellule, où on venait le consulter de dix lieues à la ronde; car il était en odeur de sainteté dans la forêt et l'on prétendait qu'il gué-

rissait aussi bien les maux physiques que les maladies de l'âme (23). Quand le cavalier entra, une seule lampe brillait ou plutôt fumait dans la cellule et jetait sur le lit de bruyère où le saint vieillard restait nuit et jour étendu, un douteux et sinistre éclat. Le cavalier, le voyant immobile, crut qu'il dormait et allait attendre, en silence, la fin d'un sommeil qu'il n'osait troubler, lorsque l'ermite, sans faire un mouvement, lui dit d'une voix creuse que semblait sortir du tombeau: « Pourquoi êtes-vous venu vers l'ermite Géry, mon fils? ». Le cavalier semblait hésiter à répondre.

« Parlez, dit l'ermite, mes moments sont comptés, et si je puis vous être utile, ne perdez pas une occasion que vous ne retrouverez peut-être plus ». — « Mon père, répondit le jeune homme encouragé, j'arrive du fond de la Flandre, où votre sainte renommée a pénétré. On dit que votre sagesse soutient les faibles et retient les forts. J'accourais, plein d'espoir, comptant trouver dans vos paroles un remède à la plus vive affliction qu'ait jamais ressentie une misérable créature de Dieu, et maintenant que j'ai vu votre grand âge, votre air vénérable, le détachement complet des choses de ce monde qui respire dans toute votre personne et dans cette retraite, m'imposent au point que j'ose à peine vous entretenir de souffrances qui vous sembleront sans doute bien méprisables ». — « Et pourquoi, mon enfant, dit l'ermite, croyez-vous que le jeune homme ait cessé de vivre dans les souvenirs du vieillard? Le ciel, en laissant sur la terre des hommes rassasiés de jours que la mort semble oublier à dessein, ne les a-t-il point placés sur cette limite qui sépare la vie du tombeau, où il n'y a plus que la pensée qui respire, pour regar-

der les générations vivre et juger leurs passions qu'ils ne peuvent plus partager. Parlez sans crainte et sans réserve, mon fils; tant que je serai sur la terre, rien de ce qui peut rendre un homme misérable ne me sera indifférent ». Tout cela fut dit de cette même voix sourde et solennelle, et sans que les lèvres de l'ermite paraissent remuer.

— « Puisque vous le voulez bien, mon père, commença le jeune homme en s'asseyant sur une escabelle de bois destinée sans doute aux visiteurs de l'ermite, je vous conterai ma déplorable histoire. Je suis le marquis Egide de Villamayor y Wareghem. Le duc mon père, chef de cette antique famille dont le château s'élève sur les bords de la Lys, m'avait destiné dès le berceau à être l'époux d'une fille de qualité, qui possède de grands biens dans la Franche-Comté et que je n'ai jamais vue. Je ne m'étais pas opposé à ce projet et je n'aurais peut-être pas songé à m'y opposer si je n'avais fait, il y a six mois, une rencontre qui décida du destin de ma vie ». — « Ah! une histoire d'amour », interrompit dédaigneusement l'ermite. — « Vous m'avez permis de vous conter l'objet de ma visite, quel qu'il fût », répliqua le jeune homme intimidé. — « Poursuivez », dit le vieillard d'un ton plus doux.

— « Je ne m'appesantirai pas, continua le marquis de Villamayor, sur les charmes de Gertrude Dillon. Il vous suffira de savoir que je l'aimai bientôt éperdument. Fille d'un officier irlandais, qui n'avait pour toute fortune que son épée, elle ne pouvait jamais, selon les idées orgueilleuses de mon père, devenir la femme de l'héritier des Villamayor y Wareghem. Cependant, un jour qu'il me pressa de partir enfin pour la Franche-Comté, j'osai, je ne sais

comment j'eus le courage, j'osai lui déclarer que je n'aurais jamais d'autre épouse devant Dieu et les hommes que Gertrude Dillon. Mon père se fâcha d'abord et finit par rire aux éclats de ma passion romanesque, comme il qualifiait mon amour. Il me demanda ce que c'était que cette fille, et l'ayant appris, il me donna froidement, sur le meilleur moyen de terminer cette aventure, des conseils que je me garderai bien de vous répéter; et voyant que je m'en indignais, il me donna trois mois pour prendre un parti, ajoutant de l'air le plus posé du monde que, si je persistais dans ce qu'il appelait ma folie, il me déshériterait au profit d'un cousin germain que j'ai, et lui transporterait, selon le droit, qu'une concession féodale avait faite (sic!) à ma famille, tous les privilèges de ma naissance depuis mon nom jusqu'à la main de l'héritière francomtoise. Là-dessus, il me touma les talons, et ne me parla plus de ce sujet pénible. Je connaissais assez mon père pour savoir qu'il le ferait comme il le disait, mais cette crainte ne m'arrêta point, et je résolus d'épouser Gertrude Dillon. C'est en vain qu'elle fit elle-même les plus grands efforts pour me détourner de ma résolution, aimant mieux sacrifier le bonheur de toute sa vie que de me réduire à cet excès de misère. Je fus inébranlable. Avant même que le terme fut expiré, je fis connaître à mon père ma ferme détermination et lui, sans me répondre ce jour-là, me répondit trois mois après, jour pour jour, que j'avais cessé d'être marquis de Villamayor y Wareghem et qu'une modeste pension me permettrait de soutenir pour le reste de mes jours le rang obscur d'Egide T' Serjacob (c'est le nom de notre famille), l'heureux époux, ajouta mon père avec une expression sardonique

que je m'explique à peine, de la charmante Gertrude Dillon. Heureux d'être libre enfin de l'esclavage d'une haute naissance, mais agité malgré moi de funestes pressentiments, je courus porter mon cœur et ma liberté aux pieds de Gertrude. Elle avait disparu. La vieille parente avec qui elle vivait me reçut toute désolée; elle ne savait ce qu'était devenue sa chère enfant. Je courus chez mon père, le soupçonnant de ne pas être étranger à cet enlèvement; mais ses misérables valets, qui la veille ne me parlaient que chapeau bas, me refusèrent impitoyablement sa porte. En vain je l'assiégeai tous les jours; mon père fut inflexible. J'avais perdu un temps précieux. Je me mis à la poursuite des ravisseurs. J'usai du crédit que mon nom me donnait encore pour découvrir la retraite de Gertrude. Vaine recherche! Je n'ai pu la retrouver. Enfin, désespéré, réduit à désirer la mort, je suis venu auprès de vous, mon père; on m'a dit que vous lisez dans l'avenir et que vous savez toutes les choses du passé. Heureux, je n'aurais pas ajouté foi, vous l'avouerais-je, au pouvoir sumaturel que le peuple vous donne, mais quand on souffre, on est prêt à tout croire. Dites, retrouverai-je celle sans laquelle je ne puis vivre? Est-ce mon père que je dois accuser de sa disparition subite? Parlez, je m'attacherai comme un naufragé aux paroles qui sortiront de votre sainte bouche.

— « Je parlerai, répondit l'ermite; mais n'attendez de moi aucune consolation. N'accusez que vous-même de votre malheur. Car le ciel vous avait fait duc de Villamayor y Wareghem et vous avez laissé passer par votre faute les immenses biens de cette maison dans les mains d'un aïd collatéral qui en fera un inique emploi.

Votre père verra s'éteindre sa race et mourra de chagrin, et cependant vous chargerez sa mémoire d'un crime qu'il n'a pas commis. Je ne puis vous dire où est l'innocente victime de votre amour. Mais sortez, marchez devant vous, arrêtez-vous à la première maison que vous rencontrerez sur vos pas; un jour vous l'y retrouverez ».

— « Je retrouverai Gertrude, s'écria le jeune homme tout transporté; mais quand? sera-ce bientôt? quelle est cette demeure bienheureuse où mes yeux la reverront enfin? ». Mais l'amant hors de lui adressait en vain ces questions sans suite au vieillard. L'ermite ne disait plus un mot; il semblait privé de vie et cependant Egide entendait sa respiration pénible. Il vit bien qu'il était inutile de le presser davantage; le saint homme ressemblait plutôt à ces statues antiques qui rendaient des oracles qu'à une créature vivante. Le marquis désolé prit enfin le parti de sortir, et, avec cette superstition du désespoir à laquelle les esprits les plus sains ne peuvent se soustraire, il sortit de la cellule dans le dessein bien arrêté de marcher devant lui, jusqu'à ce qu'il rencontrât une habitation humaine (24).

Le jour commençait à blanchir le sommet des arbres; mais l'obscurité régnait encore sous leur dôme épais. Egide se guida comme il le put dans la direction que lui avait indiquée l'ermite, et ce n'était pas chose facile. A tout moment, des ronces, de longues plantes parasites s'attachaient à ses lourdes bottes et embarrassaient sa marche. Le terrain, de plus en plus inégal, s'enfonçait brusquement, et c'était avec des peines infinies que le jeune homme parvenait à regagner l'autre côté sans s'être écarté de la ligne droite.

A la fin, sa fatigue devint telle qu'elle allait l'emporter sur sa bizarre résolution, lorsqu'il se trouva tout d'un coup, sans qu'une clarté croissante lui eût indiqué l'approche d'une vallée délicieuse; c'était celle de Groenendaël. S'il y a un bien au monde qui inspire un doux recueillement et le désir d'une éternelle retraite, c'est bien celui-là. Aujourd'hui, une route très fréquentée coupe le vallon par le milieu et la large percée que la Banque a pratiquée de Tervuren à Waterloo pour l'exploitation de la forêt n'a pas peu contribué à détruire ce cachet d'austère solitude que le Vallon vert avait à l'époque où nous avons transporté nos lecteurs. Les moines de l'antique abbaye de Groenendaël (25), qui y vivaient si bien séparés du monde, avec le plus beau spectacle que les yeux de l'homme puissent désirer, la coupole du ciel, un horizon de forêts et une prairie immense entre les chênes séculaires, ne reconnaîtraient plus, s'ils revenaient au monde, leur fertile Thébaidé. Et cependant, tout défloré qu'il est par la main de l'industrie (26), ce vallon est encore plein de charme. Jugez si sa vue soudaine dut produire une vive impression sur l'esprit exalté du malheureux amant. — « C'est là, se disait-il en contemplant la vénérable abbaye, c'est là l'habitation humaine que voulaient dire les paroles mystérieuses de l'ermite. C'est là, sans doute, que je la reverrai vivante de la vie immortelle; car sans doute elle est perdue à jamais pour moi. Et, sans balancer davantage, il courut se jeter aux pieds du prier, en lui déclarant son intention de renoncer au siècle et de prononcer ses vœux. Le prier, qui était un homme de sens, apprenant les motifs qui le poussaient à embrasser la vie

La plaine de Waterloo.

claustrale, voulut attendre qu'une dévotion si subite se fût calmée, pour que le jeune homme pût démêler sa véritable vocation et, tout en l'admettant au noviciat, ne voulut point permettre, plus tard, qu'il prononçât ses vœux sans avoir renoncé à l'espoir profane qu'il voyait bien qu'il nourrissait. Quelques années se passèrent en effet de la sorte, et le novice Egide, toujours frappé de la prédiction de l'ermite, reculait constamment le moment où il jetterait entre le monde et lui l'abîme infranchissable d'un vœu : il sentait bien qu'il y avait encore en lui une attache mondaine qu'il n'avait pu briser entièrement. Mais le souvenir qui le tourmentait et l'espoir auquel il n'avait pas renoncé perdait (sic!) tous les jours de sa force dans les austérités d'une vie plus ascétique que ne le recommandait la règle de son couvent, et il allait enfin conjurer le prier de lever sa prudente interdiction, lorsque le torrent de la révolution française vint se ruier dans le paisible vallon de



Groenendaël, dans la personne d'un délégué ou, pour mieux dire, d'un représentant du peuple, alors en mission aux armées du Nord (27).

Le farouche jacobin vint signifier aux hôtes effrayés de la paisible abbaye qu'ils eussent à déguerpir de la ci-devant abbaye de Groenendaël (c'est ainsi qu'il prononça) désormais propriété nationale en vertu du canon de la république et du consentement unanime du peuple brabançon qu'on n'avait pas consulté. Il déclara en outre qu'il serait statué sur le sort des vieux moines, que quant aux jeunes,

ils avaient à choisir entre saint-mousquet ou sainte-guillotine. Egide n'avait jamais songé qu'il pût quitter le beau vallon de Groenendaël. Une superstition enracinée dans son esprit par le calme de la vie monastique l'attachait à ce vieux cloître où s'étaient passées ses années les plus tranquilles, sinon les plus heureuses.

Il ne pouvait se décider à s'en éloigner; il fut le dernier qui en sortit et sans même sentir les coups de crosse que lui appliquait, pour le faire marcher plus vite, un gracieux caporal qu'on avait chargé de sa conduite, il ne put s'empêcher de dire aux murs désolés de l'antique abbaye un long et douloureux adieu avant de s'enfoncer dans la forêt sous l'escorte de quelques vainqueurs de Jemappes.

Je ne suivrai pas Egide pas à pas dans sa nouvelle carrière. Forcé de s'engager sous les drapeaux de la fière république, il endossa l'uniforme bleu avec la résolution mentale de s'en débarrasser à la première occasion, et cependant il n'en fit rien. Quoiqu'enrôlé contre son gré et engagé dans une querelle sanglante de principes qu'il ne comprenait pas, il lui répugna de désertir et le sentiment de l'honneur militaire, l'amour de la gloire qui



(Salon de 1835. — Bataille de Waterloo, par Steuben.)

La bataille de Waterloo.

s'éveilla tout à coup dans son âme le retinrent dans les rangs. Peut-être n'aurait-il pas résisté à la tentation de revoir le vallon de Groenendael, quand il n'y aurait été poussé que par l'habitude d'un souvenir presque éteint. Mais on ne lui en laissa pas le temps. Il fut dirigé avec son corps sur le Rhin, et les événements qui suivirent, les marches et les contremarches de la grande armée républicaine, que l'Europe battait encore quelquefois, ne lui permirent pas de rentrer dans son pays. Du moment que Bonaparte parut sur l'horizon des batailles, il s'attacha à lui comme tant d'autres de ses compagnons d'armes, avec le dévouement absolu du plus noble fanatisme. Il fit toutes les campagnes de l'Empire et en partagea tous les dangers. Le hasard voulut qu'il ne lui arriva même pas une seule fois dans sa carrière nomade de rentrer dans sa patrie. Se souvenait-il seulement qu'il en eût une? Sa patrie, c'était le 25<sup>e</sup> dragons dont 1814 le trouva lieutenant-colonel. Vous voyez que son avancement n'avait guère été rapide. Mais quoiqu'il se battît comme un lion et que personne dans son régiment ne pût se vanter de le dépasser dans une charge, il n'avait jamais eu de bonheur et Napoléon ne le remarqua que parmi les grenadiers de l'île d'Elbe où il était parvenu à s'enrôler à force d'instances. Une promotion au grade de colonel fut le prix de son dévouement, et c'est en cette qualité qu'il se trouva, sans s'en douter, à Waterloo vis-à-vis de vingt mille de ses compatriotes contre lesquels les malheurs de cette désastreuse époque le forçaient à se battre. Ce fut à cette vue seulement que la réflexion lui vint et que toute cette confuse histoire de sa jeunesse se présenta à sa mémoire. Alors il regarda là où il

était et il reconnut l'antique forêt où il avait passé tant de limpides années, mort aux choses de ce monde, prêt à mourir à la vie lorsqu'un événement imprévu avait changé si complètement le cours de sa destinée. La fatale journée du 18 juin commença. Il se battit avec le courage du désespoir; il était soldat avant tout et soldat du plus grand guerrier qui eût paru jamais parmi les hommes. Mais que pouvaient faire les efforts du géant contre sa destinée? L'Empereur vit bien que c'en était fait de lui, et il touma bride. L'armée entière le suivit ou plutôt les restes déplorable de ce qui le matin était une armée. Tous lâchèrent pied et prirent la fuite dans une inexprimable déroute, tous excepté un seul que quelques hussards anglais et hanovriens qui couraient à la poursuite de l'armée vaincue, virent marcher dans la direction de la forêt, faisant sauter son cheval par-dessus les morts, donnant des coups de sabre aux trainards qui tentaient de l'arrêter et poursuivant obstinément sa route à travers tous les obstacles, quoiqu'il parût grièvement blessé. Nos lecteurs ont reconnu le colonel Egide Villamayor. Il s'enfonça bientôt dans la forêt qui était encombrée de soldats blessés et de chariots brisés, car les alliés avaient donné le matin l'exemple de la fuite.

Sans regarder le spectacle effrayant de confusion qu'il rencontrait à chaque pas, il prit, comme par instinct, la direction du vallon de Groenendael et il y arriva bientôt, épuisé moins encore de fatigue que de la perte du sang qui n'avait cessé de couler de ses blessures. La pauvre abbaye était bien changée; si elle n'avait pas été le seul édifice du vallon, il aurait eu peine à la reconnaître. On l'avait transformée pour le moment en ambu-

lance (28). Des personnes charitables qui étaient accourues de Bruxelles pour en faire le service lui demandèrent ce qu'il désirait. « Mourir ici », répondit-il d'une voix éteinte en se laissant tomber de son cheval. On s'empressa de le relever et de le transporter dans une grande salle commune qui avait servi de réfectoire. « Pas ici, cria-t-il aux infirmiers qui le portaient, dans la dernière cellule au bout de la galerie du Nord ». Ceux-ci ne voulaient tenir aucun compte de ses instances; mais il les renouvela avec tant d'énergie qu'ils y cédèrent pour se débarrasser de lui, et il fut transporté dans la cellule qu'il avait indiquée. Il n'y avait pas dix minutes qu'on l'avait couché sur un mauvais matelas, qu'une sœur de charité arriva pour laver ses blessures où la poussière s'était mêlée avec le sang. Tout insensible qu'il était déjà aux choses extérieures, il s'aperçut que la religieuse le regardait tout en essuyant son visage avec un intérêt qui tenait autant de la surprise que de la pitié, et lui-même, quoiqu'un voile s'étendit déjà sur ses yeux, contemplait les traits de la sainte créature, comme si un vague souvenir les lui rappelait. Il commençait à peine à rasseoir ses idées, quand la voix indifférente d'un infirmier appela la sœur en lui criant : « Sœur Gertrude, on vous demande à la pharmacie ».

C'était Gertrude Dillon; ce nom, jeté au hasard et qui pouvait appartenir à plus d'une religieuse, suffit pour la lui faire reconnaître. Mais le coup que cette reconnaissance lui porta au cœur fit saigner à ses blessures le peu de sang qui restait dans ses veines. Sœur Gertrude était sortie; « l'ermite avait bien prédit que je la retrouverais ici », s'écria-t-il, et il expira. Sœur Gertrude rentra trop tard pour recueillir son dernier soupir et ses

dernières paroles. Elle l'avait reconnu et les papiers qu'elle trouva sur lui changèrent ses soupçons en une douloureuse certitude. Elle se jeta à genoux devant le corps. « Je lui ai fait, s'écria-t-elle avec angoisse, un sacrifice qu'il n'aura jamais su. La volonté de Dieu soit faite! »... et elle demeura quelque temps en prières. Mais d'autres blessés réclamaient ses soins; la moisson d'hommes avait été si cruelle ce jour-là! La sainte fille essuya ses pleurs et après avoir jeté un dernier regard sur le triste objet de son affliction, elle courut où l'appelaient les soins pénibles de son angélique ministère.

Cette seconde légende est, s'il est possible, encore plus romantique que la première : cette forêt qu'on s'imagine peuplée de chasseurs médiévaux ou même de légions romaines (lesquelles évitaient soigneusement de s'engager dans les bois, surtout depuis l'écrasement des légions de Varus en l'an 9 de notre ère dans la forêt de Teutoburg!), les « gothiques murailles » de Bruxelles, le cavalier « enveloppé dans son manteau » comme un conspirateur, le tableau coloré de sa traversée de Bruxelles, sa solitude dans les

« vastes ténèbres » de la forêt, rendues encore plus inquiétantes par les torches des paysans, le cheval solitaire galopant dans la nuit, l'hypothèse du suicide du cavalier, l'ermite mourant dans sa cellule à peine éclairée par une lampe fumeuse, l'idylle impossible, le sacrifice des deux amoureux, les pouvoirs surnaturels de l'ermite, la fin tragique du héros après des retrouvailles « inattendues »... Il n'est pas fréquent de trouver dans un texte relativement court une telle accumulation de clichés.

Cultivé, assez bon connaisseur de l'histoire et de la géographie de Bruxelles et de ses environs, l'auteur de cette légende, évidemment aussi peu « populaire » que la première, est-il le même que celui des « Caveaux de Groenendael »? Il semble que non. Les initiales par lesquelles il signe ne permettent pas de l'identifier. Il est en tout cas beaucoup plus hostile à l'épopée napoléonienne, dont il voit surtout les côtés négatifs et est manifestement beaucoup plus nostalgique de l'Ancien Régime. Son allusion aux « brillantes mais prosaïques moissons » qui ont pris la place des « vieilles forêts »

le range évidemment aussi parmi les défenseurs de celles-ci. Ne commettons cependant pas l'anachronisme de croire que c'est pour des raisons écologiques que ceux-ci adoptent cette position, mais pour exalter un passé révolu, qui leur paraît d'autant plus beau qu'ils ne l'ont jamais connu personnellement. S'il arrive à certains d'entre eux d'invoquer des arguments que ne désavoueraient pas les « Verts » d'aujourd'hui, les dégradations causées aux forêts par l'industrialisation sauvage et par le développement des voies de communication n'étaient pas encore assez graves pour que ces arguments aient beaucoup de poids. En un siècle et demi, bien sûr, la situation s'est renversée.

Quoique classée, la forêt de Soignes subit les agressions croissantes du trafic routier et ferroviaire, dont les emprises ne cessent de croître. Aux beaux jours, le déferlement de promeneurs à pied, à vélo et à cheval, contribue à en chasser toute vie sauvage. Ne restera-t-il bientôt plus comme ressource à ses défenseurs que d'inventer quelques légendes nostalgiques vantant ses mérites esthétiques, sociaux et scientifiques quand sa transformation en parc banal lui aura ôté les restes de sa splendeur, ce qui ne saurait tarder si l'opinion publique ne se mobilise pas pour défendre énergiquement la seule parure naturelle de Bruxelles, unique grande capitale européenne à ne pas être traversée par un fleuve?



La bataille de Waterloo, 18 juin 1815. Gravure de W. Heath rehaussée d'aquarelle.

## Notes

- (1) S. PIERRON, *Histoire illustrée de la forêt de Soignes*, Bruxelles, éd. Hansa (rééd. Culture et Civilisation), s.d. (1973), t. I, p. 224.
- (2) M. MAZIERS, *La forêt de Soignes et la Société Générale*, 2 vol. dactylogr. Sauf indication contraire, les informations accompagnant les récits qui suivent sont extraites de cette étude.
- (3) *L'Emancipation*, n° 347, 348 et 352, 13, 14 et 18 décembre 1839.
- (4) La chaussée évoquée ici est la chaussée de La Hulpe. Les bâtiments de l'ancien prieuré de Groenendael avaient été vendus comme biens nationaux en 1798 et la majeure partie des matériaux en avaient été vendus. Les ruines devaient être plus ou moins visibles depuis la chaussée de La Hulpe, puisque le talus de chemin de fer n'existait pas encore au moment de la parution de ce récit, la ligne ferroviaire du Luxembourg n'ayant été construite qu'à partir de 1846. Le bâtiment à demi détruit dont il est question est l'église, dont il ne reste que le bas des murs et qui sert aujourd'hui de hangar.
- (5) Allusion aux défrichements consécutifs à la vente de plus de la moitié de la forêt de Soignes par la Société Générale entre 1831 et 1836. Les ormes et les frênes n'abondaient que dans l'imagination de l'auteur car, à cette époque déjà, le hêtre et, dans une moindre mesure, le chêne étaient les essences dominantes de la forêt.
- (6) L'auteur fait évidemment allusion aux séjours des « grands » à Groenendael lors de leurs expéditions de chasse, et particulièrement, semble-t-il, aux tapisseries dites des « Chasses maximiliennes » dont les cartons furent longtemps attribués à Bernard Van Orley et dont il paraît probable, depuis peu, qu'ils furent composés par Pierre Coecke, le maître de Pierre Bruegel. Voir S. SCHNEEBALG-PERELMAN, *Les Chasses de Maximilien*, Bruxelles, éditions de Chabassol, 1983, ainsi que le catalogue de l'exposition *Avec Charles-Quint en Soignes d'après les tapisseries des Chasses dites de Maximilien*, Auderghem, Conseil de Trois-Fontaines, 1985.
- (7) Allusion au complot de plusieurs nobles brabançons, qui avaient envisagé d'assassiner le duc d'Albe lors d'un de ses séjours à Groenendael, en 1568. Ce n'est cependant pas en cet endroit que la conjuration fut fomentée; elle rassembla des seigneurs de moins haute volée que ceux cités ici (les comtes d'Egmont et de Hornes avaient d'ailleurs déjà été exécutés) et échoua. On pourrait aussi y voir une allusion au « Compromis des nobles », élaboré en 1565 à Spa et conclu l'année suivante à Bruxelles. Voir H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. III, Bruxelles, Lamartin, 1907, pp. 437-440, et S. GILISSEN-VALSCHAERTS, *Les temps modernes, dans Une commune de l'agglomération bruxelloise*, Uccle, t. I, Bruxelles, Institut de Sociologie, 1958, p. 131.
- (8) Les visiteurs anglais n'ont pas manqué sur le champ de bataille « de Waterloo » après 1815 (ni maintenant, d'ailleurs). Beaucoup d'entre eux ont laissé des souvenirs, mais je n'y ai pas trouvé trace de ce récit... ni de Colley Grattan non plus d'ailleurs.
- (9) L'Ermite et Revelingen (Chenois) étaient deux hameaux situés à la lisière méridionale de la langue de bois qui prolongeait la forêt de Soignes vers le bois de Hal.
- (10) Il s'agit de la chaussée de Bruxelles à Charleroi par Waterloo et Genappe, aujourd'hui la Nationale 5. Le Roussart est un hameau proche de Joli-Bois, à la pointe méridionale de la forêt jusque vers 1835. Gaillemarde est un autre hameau situé entre Joli-Bois et La Hulpe. Le chemin évoqué ici, désigné dans la carte de Ferraris comme « route de Groenendael », est l'actuelle drève Saint-Corneille.
- (11) La description du site de Groenendael vers 1815 correspond assez bien à ce qu'on en sait. A remarquer, cependant, que les bâtiments n'étaient absolument pas visibles du chemin emprunté par le cavalier et que les étangs s'étendaient vers la droite de celui-ci. Le « lac » dont il est question est l'ancien étang d'engraissement du prieuré, appelé depuis lors étang de Charles-Quint parce que la tradition rapporte que l'empereur aurait abattu de la rive un héron perché sur l'îlot qui en occupe le centre.
- (12) Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette grotte n'est pas sortie de l'imagination du conteur. Un conduit souterrain peuplé de chauves-souris existe toujours sous le site de l'ancien prieuré.
- (13) En note, l'auteur de la légende indique : « Cette chanson, fort connue dans les villages de la forêt de Soignes, se chante sur une ancienne mélodie nationale qui mériterait d'être recueillie ». Par « villages de la forêt de Soignes », il faut évidemment entendre les localités qui entourent celle-ci, non qui y auraient été enclavées. La plupart de celles-ci étant alors peuplées d'habitants flamands, il est douteux que le texte de cette chanson y ait germé. Mais il n'est pas impossible qu'elle soit née à Waterloo ou dans d'autres villages touchés par la bataille de 1815. Toute l'histoire de la chanson française est jalonnée, en effet, de la greffe de paroles inspirées par l'actualité sur des mélodies anciennes. Logiquement, le texte aurait cependant dû être composé en wallon, à moins qu'il n'ait été l'œuvre d'un militaire français resté dans la région après la défaite de son armée.
- (14) La « petite ferme » citée dans le texte est sortie tout droit de l'imagination de l'auteur, puisqu'à l'exception du château de Trois-Fontaines, de Notre-Dame-au-Bois, des hameaux de la chaussée de Waterloo et des prieurés, il n'y avait aucun bâtiment à l'intérieur de la forêt de Soignes. Sûrement pas sur le tracé de la route construite de 1831 à 1833 par la Société Générale et longtemps connue pour cette raison sous le nom de « route de la Banque », dont la majeure partie est aujourd'hui absorbée par la partie orientale du « ring » de Bruxelles.
- (15) *L'Indépendant*, n° 203, 22 juillet 1839.
- (16) Allusion aux défrichements successifs subis par la forêt de Soignes, et particulièrement à ceux consécutifs à la vente de plus de la moitié de celle-ci par la Société Générale entre 1831 et 1836. Voir M. MAZIERS, *La forêt de Soignes sous la coupe de la Société Générale* (à paraître).
- (17) Le Maelbeek.
- (18) Ce passage résume à merveille la controverse qui opposait à cette époque les nostalgiques des forêts

giboyeuses et les champions des défrichements, gages d'une extension des cultures. **Le courrier Belge**, le journal de Lucien Jottrand, alors à la pointe du combat pour une évolution économique et sociale rapide, publiée en 1835 un article aussi dithyrambique, mais pour défendre la cause des défrichements.

- (19) Situé **grosso modo** entre la future avenue de Tervuren et la chaussée de Louvain, ce bois annexé à la forêt de Soignes à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, fut vendu par la **Société Générale** en 1831 et 1832.
- (20) Cette description de Bruxelles est corroborée par les plans de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.
- (21) Le personnage mystérieux est entré en ville par la rue de Flandre, puis par la rue Sainte-Catherine au bout de laquelle il avait franchi le pont des Poissonniers, composé de deux arches, longtemps appelé pont des Bateaux parce que c'était là que se situait le port primitif de Bruxelles. Empruntant ensuite les marchés aux Poulets, puis aux Herbes, le cavalier gagnait la porte de Namur par la rue de la Madeleine, la montagne de la Cour et la rue de Namur. Son itinéraire à travers Bruxelles coïncidait donc avec la vieille voie appelée **Steenweg** jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, parce qu'elle avait été précocement pavée.
- (22) Vision aussi poétique qu'irréaliste : envoyer une troupe équipée de flambeaux dans une forêt qui n'avait pas encore été aménagée en hêtraie et où les fourrés offraient donc un aliment de choix aux incendies, et particulièrement à l'époque de la chute des feuilles encore bien! N'empêche que le « spectacle » est bien évoqué...
- (23) A ma connaissance, Notre-Dame-au-Bois ne fut jamais un ermitage. Il s'y trouva jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle un chêne vénérable, abritant une statuette du Christ, d'où le nom flamand de l'endroit (Jesus-Eik). Une chapelle fut construite autour de son tronc, abritant une statue de la Vierge, patronne des forestiers. Voir S. PIERRON, *Histoire de la forêt de Soignes*, t. III, Bruxelles, rééd. Culture et civilisation, 1973, p. 237; G. VANDE PUTTE, **Jesus-Eik ou Notre-Dame-au-Bois ?**, dans *Le Folklore brabançon*, n° 200, 1973, pp. 391-404; L. EVERAERT, *Les origines de Notre-Dame-au-Bois*,

dans *La forêt de Soignes, massacre ou survie?*, Auderghem, Conseil de Trois-Fontaines, 1986, pp. 52-56.

- (24) Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Gérard Mouflé, originaire de Duisbourg, s'installa dans une sorte de grotte qu'il avait creusée à la lisière de la forêt, du côté d'Eyser. On le surnomma Gerieke. C'est donc fort vraisemblablement à lui que pensait l'auteur du conte, en appelant son ermite Géry, d'autant que Mouflé mourut au cours de l'hiver 1838, donc un an et demi avant la publication de la légende. Sa popularité lui valut des funérailles impressionnantes et, en 1853, il fut même question de lui ériger un monument à Eyser pour concurrencer celui dressé cette année-là au centre d'Overijse à la mémoire de Juste Lipse! C'est dire que le personnage était connu et que les lecteurs de **L'Indépendant** pouvaient facilement l'identifier avec l'ermite du conte... à condition d'oublier que celui-ci était à peine né au moment des « faits ». Voir S. PIERRON, op. cit., t. III, p. 21.
- (25) Fondé en 1343, le prieuré de Groenendael n'eut jamais le rang d'abbaye. La « large percée » est la chaussée allant de Joli-Bois (Waterloo) aux Quatre-Bras (Tervuren), tracée par la Société Générale pour faciliter la vente des parcelles qu'elle aliénait plus que pour rendre plus aisée l'exploitation forestière. La partie pavée était large de 5 mètres; avec les accotements (« chemins d'été »), l'emprise totale était de 10 mètres. Que dirait l'auteur s'il voyait maintenant ce qu'il appelait la « large percée » transformée en semi-autoroute et particulièrement les dévastations causées à la forêt par les travaux publics au pont de Groenendael?
- (26) « Industrie » est à prendre ici dans son sens ancien, qu'on retrouve dans l'adjectif « industriel » : toute forme d'activité humaine productive. En 1835, une société se consacrant à la fabrication de produits chimiques avait projeté de s'installer à Groenendael. Sous la pression de Léopold I<sup>er</sup>, soucieux de préserver de toute pollution le terrain de chasse exceptionnel que constituait la forêt de Soignes, cette société s'installa finalement au Chenois (Waterloo). Voir M. MAZIERS, *La forêt de Soignes et la*

**Société Générale 1822-1843**, à paraître.

- (27) Flagrant raccourci historique, puisque c'est Joseph II qui a supprimé le prieuré de Groenendael et que les velléités de le rétablir à la faveur de la « révolution » brabançonne, puis de la restauration autrichienne, n'ont guère été suivies d'effet. Inutile de préciser qu'aucun personnage du nom de Villamayor ou de 't Serjacob ne figure parmi les convers ou le personnel du prieuré au moment de sa suppression. Voir M. ERKENS, **Het einde en de overblijfselen van de priorij**, dans *Zoniën*, 5<sup>e</sup> de jg., 1981, nr. 3, pp. 219-244.
- (28) Ni dans les documents d'archives, ni dans les études relatives à Groenendael, je n'ai trouvé trace de cette transformation de l'ancien prieuré en hôpital de campagne. La distance qui le séparait du champ de bataille, son isolement et le délabrement des bâtiments non encore démolis rendent d'ailleurs cette affectation tout à fait improbable. Elle ne résulte que du souci de l'auteur d'assurer la cohérence de son récit.

# Musée van Buuren à Uccle

par Yvonne du JACQUIER  
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode

Nous avons toujours eu un goût marqué pour ce qu'il est convenu d'appeler les « petits musées » (1). « Petits », ils ne le sont d'ailleurs que par leurs volumes, mais par contre, quelle richesse en eux. Certes, nous sommes pleins d'admiration pour les salles majestueuses où au fil des cimaises, on peut découvrir les œuvres majeures que créèrent nos plus grands maîtres, où la statuaire est bien mise en valeur. Mais, même s'il est choisi par école, par certaines affinités, l'assemblage a toujours quelque peu une allure intentionnelle didactique.

Les petits musées, au contraire, sont souvent le fait d'un legs; un homme, une femme, parfois un couple, ont mis une vie à rassembler avec amour des meubles, des porcelaines, des ta-

bleaux pour lesquels ils ont eu tout à coup ce qu'aujourd'hui on appelle « un coup de cœur », ce qui parfois leur enlève une certaine unité, par contre, leur confère de la chaleur humaine.

Il en est certes d'excellents et de moins bons; au visiteur de savoir choisir. Anderlecht possède son admirable Maison d'Erasmus où l'amateur peut à loisir faire revivre l'ombre du grand philosophe et toute une société bouleversée, passionnante et cruelle. Saint-Josse-ten-Noode, à l'opposé, nous montre l'intérieur cosu et douillet où deux collectionneurs, Henri Van Cutsem et Guillaume Charlier, ont réuni des meubles précieux du XVIII<sup>e</sup> siècle, des tapisseries rares allant du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, des peintures qu'ils ont achetées à leur contemporains. Ils ont vécu dans ces piè-

ces; on y devine encore leur présence et l'on réalise le confort ouaté des grandes maisons bourgeoises avant le cataclysme de 1914-1918. Nombreuses sont nos villes et communes qui possèdent de tels bijoux : Saint-Gilles est fière de l'Hôtel Horta où vécut ce génial architecte qui porta au loin la renommée de notre pays; l'Hôtel d'Ansembourg, à Liège, nous montre la splendeur du XVIII<sup>e</sup> siècle dans la Principauté; l'Hôtel Mergelynck, à Ypres, nous fait toucher du doigt ce que fut la vie du dernier grand argentier de Marie-Thérèse en nos provinces. Nous pourrions allonger la liste, mais aujourd'hui, nous voulons pousser la porte d'un des derniers musées du genre ouvert à Uccle, le musée van Buuren. Il a sur la plupart des autres un attrait incontestable : on y admire la demeure et son contenu; on subit le charme idyllique de ses jardins, car si David van Buuren assembla une collection Arts déco et fit construire la maison adéquate pour l'y placer, Alice van Buuren fut surtout une passionnée de jardins. C'est une joie de parcourir la roseraie, les parterres à la française, le jardin du cœur, le labyrinthe et le verger. Des essences rares y sont rassemblées et plantées quatre an-



David van Buuren esquissa lui-même les plans de sa villa à Uccle.

Le « jardin pittoresque » entourant le musée est dû à l'architecte de jardins Jules Buysens.



nées avant la construction de la maison. Nous y reviendrons. Nous parlerons ci-après du Musée David et Alice van Buuren. Mais d'abord : qui étaient-ils ? Quel fut leur parcours en ce monde qui, pour eux, ne fut certes pas une « vallée de larmes ». On pourrait presque dire que leur vie ressemble fort à un beau roman.

David-Michel van Buuren est né à Gouda, le 24 mai 1886; son père était éditeur; sa mère, née VAN DANTZIG, appartenait à la famille des banquiers du même nom.

A 23 ans, il arrive en Belgique où il est engagé à la Banque Cassel comme délégué en Bourse; il est nommé très vite fondé de pouvoir avant de devenir l'associé des Barons Cassel (Banque Cassel et Cie), c'est-à-dire Cassel et van Buuren.

Après la mort des frères Cassel, David van Buuren crée sa propre Banque et devient ainsi un rouage financier important. Mais le 10 mai 1940, David van Buuren met l'Atlantique entre lui et

les nazis; il s'installe à New York où déjà il avait des bureaux. C'est après la guerre seulement qu'il reviendra à Bruxelles.

Ce financier averti était un amateur d'art et dès sa jeunesse, il acquit quelques œuvres mineures. Son premier coup de foudre, il le ressentit à 27 ans, devant une œuvre de Gustave van de Woestyne « La Cour de Sainte-Agnès » qu'il acheta; ce fut le premier chaînon d'une importante collection. Ce fut aussi le début d'une amitié que la mort seule devait interrompre, le 2 septembre 1955, lorsque van Buuren ferma les yeux.



La « Cour de Sainte-Agnès » (qui figure dans les collections du musée) représente un coin de Louvain jouxtant le grand béguinage. Le peintre et sa famille, à l'époque, habitaient à Louvain, rue Redingen dans une maison proche du béguinage. Signalons au passage que cette demeure, édifiée au XVIII<sup>e</sup> siècle, fut habitée par le grand Watteau durant un séjour dans la région où il avait obtenu une commande. Il décora d'ailleurs certaines pièces de son habitation qui hélas fut démolie lors du bombardement de 1944.

Mais revenons à van Buuren : en 1925, il visita à Paris l'Exposition des Arts Décoratifs (Arts déco) : ce fut pour lui une révélation, une passion qui ne le quitta plus; il décida de se créer une maison et un mobilier dans ce style nouveau qui l'avait conquis. Très doué, il fit lui-même des croquis, des esquisses, des projets; les idées étaient bien siennes, mais officiellement il fit appel aux architectes Govaerts et Van Vaebergh. Il jeta son dévolu sur d'anciennes briqueteries à Uccle

Le « jardin du cœur », d'une ordonnance exquise, fut conçu par René Pechère.

et – prévoyant – y fit planter les grands arbres quatre ans avant le début de la construction. Les bâtiments furent édifiés durant les années 1927-1928. On y retrouve l'inspiration Arts déco à la française, mais fortement nuancée par des apports hollandais : architecture parallèle, plafonds plus bas que dans nos maisons.

Nous reprendrons plus loin la description de la demeure et des collections.

Et Alice van Buuren? Son existence ressemble fort à un conte de fée : Alice Piette est née à Anvers, dans une famille d'origine hutoise, le 21 septembre 1887. Très jeune, elle fut engagée comme dactylographe par la Banque Cassel. C'est là qu'elle devait rencontrer David van Buuren qui l'épousa. C'est ainsi que cette modeste petite employée devait mourir multimillionnaire.

Jusqu'à la mort de son mari, elle vécut dans son ombre, un peu en retrait et c'est à sa mort seulement qu'elle révéla toute sa personnalité. En effet, si la maison est bien l'œuvre de David van Buuren, les jardins sont marqués surtout par l'empreinte de son épouse.

Voici brièvement esquissée la silhouette des époux van Buuren. Entrons dans leur demeure construite et aménagée par eux avec amour, conservée aujourd'hui avec ferveur par le conservateur M<sup>me</sup> Docquier, fille de notre grand peintre Gustave van de Woestyne. Son mari, l'avocat Carlos Docquier et elle furent amis du couple van Buuren; ils suivirent toute l'évolution de leur œuvre.

La demeure en briques rouges fait penser aux villas hollandaises; son aspect est simple, sans ornements tapageurs. Nous



Le petit salon est décoré avec un tapis de Jaap Gidding.

l'as  
ons dit ci-avant, c'est le ban-  
er lui-même qui a donné les  
idf  
es maîtresses.

nant de l'extérieur, on trouve  
s  
e  
premier abord, le hall un peu  
ombre, car les murs sont entiè-  
ment revêtus de boiseries et la  
est  
terne éclaire faiblement. Elle  
est  
due au talent du maître holl-  
landais Eisenlöffel. Un agenouil-  
co  
de Minne orne le départ d'es-  
co  
tier. Le grand salon nous ac-  
ueille, lambrissé de palissandre  
s  
de sycomore. La pièce est  
pacieuse et – contrastant avec  
le hall – elle est vivement éclai-  
-ée par des baies ouvrant sur les  
jardins. Les croisées sont faites  
de  
: telle manière qu'elles forment  
une sorte d'encadrement  
du  
paysage. Des coins intimes  
ont  
aménagés. Le mobilier a été  
ex-  
écuté à Paris par le célèbre  
en-  
sembleur Dominique. Aux  
murs, des toiles de Permeke, de  
Jan de Woestyne et même une  
«  
Chute d'Icare » de Pierre  
Breughel le Vieux (même sujet  
ré-  
visais avec variante de celui qui  
en-  
richit les collections des Mu-  
sées royaux des Beaux-Arts de  
Belgique à Bruxelles).

Signalons un piano à queue qui fut la dernière œuvre accomplie en 1919 par le facteur Blüthner. A noter que la caisse de l'instrument a été quelque peu transformée pour l'assortir à l'ensemble Arts déco.

Nous visiterons ensuite la salle à manger en sycomore. Les meubles, tous de style Arts déco, ont été fabriqués par la firme Wynants de Malines.

Nous attirons l'attention du lecteur sur un parallèle à faire avec le Musée Nissime de Camondo, à Paris; là, le créateur a rassemblé une collection du XVIII<sup>e</sup> siè-

La salle à manger est garnie de meubles Wynants en sycomore et ébène de Madagascar.

cle, puis il a fait construire en bordure du parc Monceau un très bel hôtel de maître du même style pour y installer ses richesses. Très différent fut le parcours de David van Buuren qui d'abord fit édifier le bâtiment, puis commanda meubles, tapis, objets d'art pour décorer la maison. Nous avons cité la firme Wynants de Malines; les tapis furent dessinés par Dufy.

A quelques exceptions près, les œuvres d'art sont dues à des contemporains, notamment à van de Woestyne, Permeke, Minne. N'omettons cependant pas de signaler Pierre Breughel d'Enfer et Jan Breughel de

Velours.

Au premier étage, nous atteignons le cabinet de travail de David van Buuren. Son bureau constitue le meuble principal. Le plan de travail est revêtu de galuchat (ventre de requin). Le tapis a été tissé par la firme hollandaise Jaap Gidding.

Il nous reste une pièce à découvrir, très différente des autres. C'est un peu comme le saint des saints, la chapelle des dieux lares. L'Art déco ici est relégué au second plan. Le portrait du maître de céans (peint par van de Woestyne) domine la scène. Il fut offert par le personnel de la Banque Cassel au moment où



Dans le Petit salon : « Le Berger » de Gustave Van de Woestijne.

van Buuren a quitté cette institution pour créer sa propre firme. La pièce contient, un peu pêle-mêle, des œuvres d'art, des souvenirs. Le style ici est moins rigoureux, mais la pièce y gagne en intimité; c'est l'endroit où le maître de maison quitte l'habit pour endosser le veston-coin de feu. On se demande, en pénétrant dans cette pièce, si on n'a pas commis une indiscretion.

\*\*\*

La visite du Musée van Buuren est enrichissante. Le style Arts déco n'est plus contemporain, mais il n'est pas non plus entré tout à fait dans le passé comme le Louis XV ou le Second Empire. Les moins jeunes d'entre nous ont connu ses premiers balbutiements, son élosion, son déclin. La génération actuelle ne le situe pas toujours bien. Une visite au Musée van Buuren remet les choses en place, permet de réaliser la beauté de la matière, la pureté des lignes, la sobriété de la couleur.



C'est à David van Buuren incontestablement qu'est due la conception de la maison et du mobilier; certes, il s'intéressa à l'environnement, fit planter les grands feuillus et les parterres qui entourent la demeure. Il recourut à l'architecte de jardins Jules Buysens; c'est lui qui conçut le « jardin pittoresque ». Toutefois, les idées les plus originales en ce domaine émanent de son épouse. Devenue veuve, elle laissa galoper son imagination.

Pour réaliser ses idées, elle eut recours à l'architecte de jardins René Pechère. C'est ainsi que naquit le jardin du cœur, un peu mystérieux, exquis, avec ses petits parterres entourés de buis qui sertent des fleurs de saison.

A l'entrée, une plaque annonce :

« Jardin secret du cœur  
Jardin du cœur secret  
Ami  
A toi  
d'en découvrir  
le sens  
en te promenant  
dans le jardin de ton cœur.  
René Pechère »

Et c'est bien à la sensibilité du visiteur que l'on s'adresse : rien de grandiloquent dans ce véritable « jardin clos », mais l'appel à une rêverie douce, un rien mélancolique; le cœur s'y complait en douces réminiscences.

Il ne faut pas manquer le verger

Vue générale du Grand Salon, avec vue sur jardin

En le printemps fait fleurir corolles roses et blanches.

Nous terminerons cet itinéraire sentimental par le labyrinthe dont la création a une bien jolie histoire. Un beau matin, Alice van Buuren s'éveilla, l'âme claire et joyeuse : elle avait fait un songe digne d'« Alice au Pays des Merveilles »; elle avait rêvé qu'elle se promenait, ravie, dans un joli labyrinthe. Un coup de téléphone; elle s'en ouvrit à son architecte René Pechère que l'idée séduisit. Faire un rêve et être assez riche pour le réaliser; cela n'est pas du conte de fée. Alice van Buuren acheta un bout de terrain resté disponible et Pechère se mit au travail; de commun accord, on choisit pour thème « Le Cantique des Cantiques »; quelques statuettes dues à André Willequet, rappellent le fil conducteur. Il est charmant de suivre les méandres du labyrinthe, de jouer à se perdre et à se retrouver, en pensant à celle qui suscita cette séduisante création.

(1) « Le charme des Petits Musées » Dupuis, La Hulpe 1970



Détail du piano, avec des peintures de Gustave Van de Woestijne.

# La Route du Roman País (11)

par Yves BOYEN

(11) Voir également « Brabant Tourisme », n° 3-4 et 5-6/1986, 1, 2, 4, 5 et 6/1987, ainsi que les n° 1, 3 et 4/1988.

\* = monument, site ou œuvre d'art remarquable.  
\*\* = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté.

## REBECQ (km 119.7)

Centre agricole (culture et pâturages), commerçant et résidentiel, Rebecq est une attrayante commune baignée par la Senne qui décrit tout au long de son parcours dans la localité, de gracieuses arabesques.

Patrie d'Ernest Solvay (1838-Bruxelles 1922), célèbre chimiste et sociologue, d'Alfred Solvay (1840-Nice 1894), fondateur, avec son frère, Ernest, de l'industrie de la soude à l'ammoniaque, et de Théodore Solvay (1821-1908), musicien-compositeur et pianiste de Léopold II. Le poète Jean-Baptiste Rousseau (1671-1741), dont le corps repose dans l'église Notre-Dame du Sablon, à Bruxelles, résida au hameau de La Genette après avoir été frappé d'ostracisme par le Parlement français.

Deux restaurants dont un de haut standing. Tennis couvert.



Rebecq : le Petit Train du Bonheur entraîné par une locomotive datant de la Belle Epoque.

Rebecq : les Moulins d'Arenberg sont nus l'un des principaux pôles d'attraction de la localité.

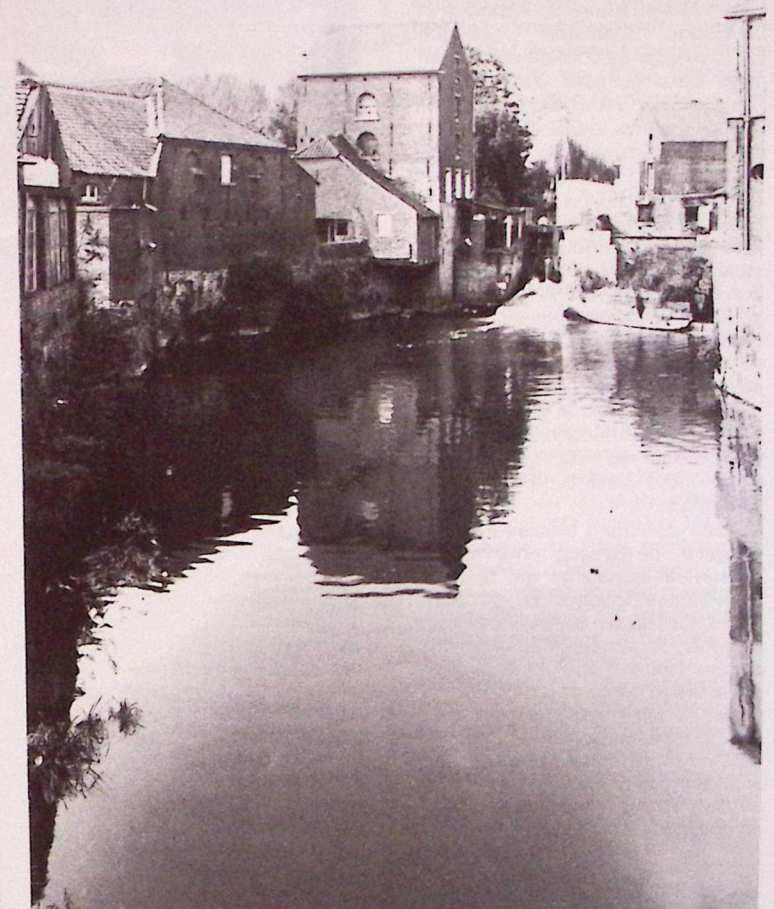
Syndicat d'Initiative et de Tourisme : Maison Communale, Grand-Place 13 à 1380 Rebecq; tél. : 067/63.69.95.

À ses origines, Rebecq relevait du seigneur de Nivelles. Par la suite, les seigneurs d'Enghien y acquirent des droits importants qu'ils gardèrent jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Le hameau de Rognon, qui formait une terre franche, placée sous la juridiction des de Trazegnies, fut rattaché, en 1824, à la commune de Rebecq. En 1977, à la suite de la fusion des communes, les villages de Bierghes, Quenast et une partie du territoire de Saintes, en l'occurrence, le hameau de Wisbecq, furent, à leur tour, rattachés à la nouvelle entité de Rebecq.

Nous laissons, d'abord, à droite, la gare désaffectée de Rebecq et, à gauche, le quai d'embarquement du Petit Train du Bonheur. Ce petit train touristique, en service depuis 1977, effectue le parcours entre les gares de Rebecq et de Rognon en suivant la pittoresque allée des Oiseaux (voir plus loin). Il est entraîné par une locomotive de la Belle Epoque, fonctionnant encore à la vapeur. La longueur du parcours est de 6 km (aller et retour). La durée du trajet est de 45 minutes. Le Petit Train du Bonheur circule tous les dimanches et jours fériés, dans l'après-midi, de mai à septembre. Il circule exceptionnellement en semaine, pour les groupes, sur demande à adresser à « Rail Rebecq-Rognon », tél. 067/63.69.95.

Nous franchissons ensuite la Senne. Immédiatement après, à gauche, les Moulins d'Arenberg et, en face des moulins, l'ancien Hospice de Rebecq.

Les Moulins d'Arenberg\* constituent la curiosité majeure de Rebecq. Ils existent depuis un temps immémorial et ont appartenu, entre autres, aux ducs d'Arenberg. Le Grand Moulin, situé sur la rive gauche de la Senne, a été incendié en 1858 et reconstruit immédiatement après. A la suite de pluies



diluviennes survenues, le 30 décembre 1916, la Senne est sortie de son lit et a envahi les rez-de-chaussée du Grand et du Petit Moulin, l'eau atteignant la cote d'un mètre au-dessus du niveau des berges.

Si le Grand Moulin a conservé, jusqu'à nos jours, son impressionnante roue à aubes (7,50 mètres de diamètre), le Petit Moulin, situé lui sur la rive droite, avait remplacé sa roue à aubes par une turbine hydraulique. Ils ont poursuivi leurs activités jusqu'en 1974 et trituraient, à cette époque, les aliments pour bétail.

Depuis, le Grand Moulin, imposante

bâtisse de quatre étages, a été entièrement restauré, à l'initiative de la commune de Rebecq, qui l'avait racheté, et est devenu un ensemble que l'on peut qualifier de polyvalent. Il comporte, en effet, trois salles spacieuses réservées à des expositions thématiques et à diverses animations, un petit musée consacré au porphyre (la pierre de Quenast dont nous avons parlé plus haut), des éléments permettant de constituer un musée de la vannerie, une salle dite des machines où sont conservés quelques organes du moulin et, ce qui ne gêne rien, une sympathique taverne rustique où le visiteur peut consommer de déli-

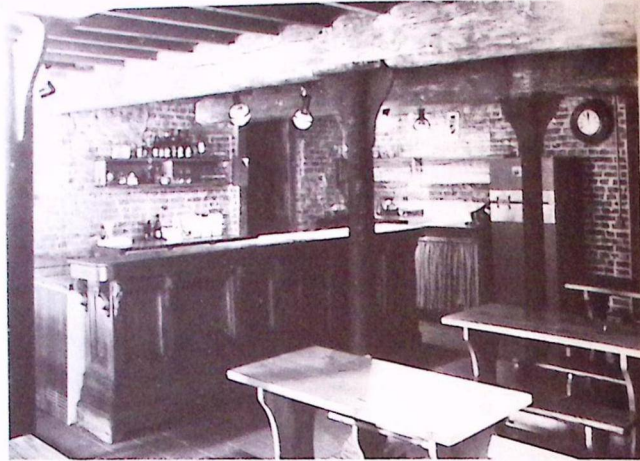


La taverne rustique du Grand Moulin, un endroit particulièrement sympathique.

cieuses tartines au fromage blanc tout en dégustant une des bières artisanales brassées à Quenast (voir plus haut). A noter encore que le Grand Moulin abrite un imposant et pathétique Calvaire<sup>®</sup> gothique (± 1520), qui se trouvait précédemment dans le petit cimetière de Bierghes. Le Grand Moulin est ouvert les samedis, dimanches et jours fériés, de Pâques à fin septembre. En semaine, seulement sur demande. Tél. : 067/63.69.95 ou 067/63.64.50. Entrée payante.

Quant au Petit Moulin, également racheté par la commune de Rebecq, il a été réédifié au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il possède cette particularité d'avoir conservé intacte toute sa machinerie, notamment ses quatre paires de meules, et d'être en mesure de moudre à nouveau le grain.

A côté du Petit Moulin subsiste une vieille forge rustique, qui possède encore tout l'attirail du forgeron d'autrefois. En face du Grand Moulin, l'ancien Hospice<sup>®</sup> de Rebecq, aménagé en maison de retraite et qui héberge actuellement quelque 70 pensionnaires. Cet ancien hospice forme un agréable ensemble de bâtiments comprenant une archaïque construction datée de 1593, dont la porte cochère est encore traitée dans la tradition gothique, un séduisant corps de logis (1627), d'une architecture typiquement hennuyère, et une ravissante chapelle, en gothique tertiaire, formée de trois



travées donnant sur un chœur à trois pans. Dans les jardins, le vieux cimetière désaffecté de la communauté religieuse, qui a desservi, jadis, ce centre hospitalier, a gardé quelques pierres tombales des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Cet établissement charitable créé, en 1301, et qui conserve dans ses archives la charte de sa fondation, abrite un véritable trésor<sup>®</sup> comprenant des manuscrits et des sceaux anciens, de nombreux tableaux et portraits de valeur – dont un admirable triptyque de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle consacré à des scènes de la vie de la Vierge – un intéressant mobilier en chêne (XVII<sup>e</sup> siècle), dont une imposante table de réfectoire soutenue par douze pieds en bois tourné, ainsi qu'une collection d'étains et de porcelaines. A remarquer encore dans la chapelle, une artistique clôture en laiton, da-

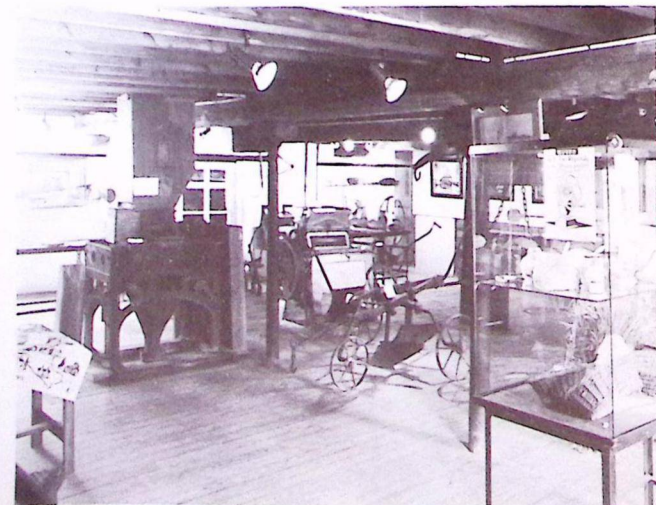
tée : 1625 et le maître-autel (1637) portant le blason de la famille d'Arenberg. La chapelle est un centre de pèlerinage à saint Erasme invoqué pour la guérison des affections intestinales. Les visites de l'ancien hospice ne sont autorisées qu'exceptionnellement, à l'occasion d'Opérations « Portes Ouvertes » (consulter à ce sujet la presse et notre dépliant « Portes Ouvertes » réédité chaque année).

Au-delà des Moulins d'Arenberg, à droite, la rue des Sauniers, raidillon assez étroit au bout duquel (n° 6) se trouve la maison natale d'Ernest et Alfred Solvay. Une plaque, en marbre, apposée sur la façade, rappelle ce double événement.

Un peu plus loin la rue Docteur Colson passe légèrement en contrebas de la Grand'Place de Rebecq.

La Grand'Place, en déclive, a gardé un cachet éminemment archaïque en dépit du fait qu'un certain nombre de façades ont été banalisées. Les maisons numérotées 1, 2 (datée de 1654), 3 (début du XVII<sup>e</sup> siècle avec pignon en escalier) et 32 en forme de L, remontant au XVII<sup>e</sup> siècle, mais remaniée au XIX<sup>e</sup> siècle, sont les plus typiques. Dans le haut de la place, la Maison communale construite en 1816 et ayant appartenu à la famille Solvay. Près de la Maison communale, le Monument Solvay, élevé, en 1938, à la mémoire d'Ernest et d'Alfred Solvay. Derrière la Maison commu-

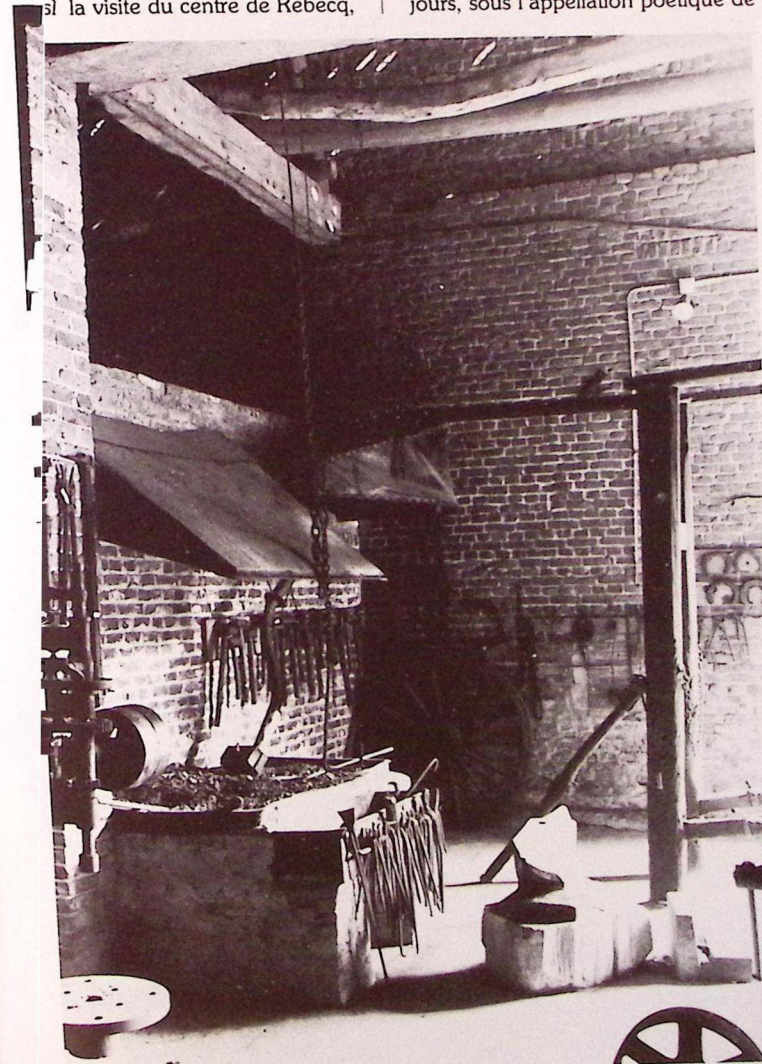
Rebecq : une des salles du Grand Moulin restauré à l'initiative de la commune.



nales s'étend un vaste jardin peuplé d'arbres séculaires parmi lesquels de splendides hêtres pourpres.

Domus Saint-Géry, l'Eglise édifiée en 1866-1868, d'après un projet de l'architecte Emile Coulon, possède un sanctuaire, sans grande allure, mais de d'intéressants fonts baptismaux (1599) avec fût cannelé et Louve à godrons, une chaire de vérité au XV<sup>e</sup> et un reliquaire en argent, monogramme gothique (± 1500), surmonté d'une statuette de saint mercurien, lequel est invoqué spécialement ici contre la stomatite aphrodisiaque.

la visite du centre de Rebecq,



nous poursuivons notre randonnée par la rue Docteur Colson, puis nous empruntons à gauche le chemin du Stocquois qui prolonge le chemin du Blocu qui débouche sur la Vallée des Oiseaux. La petite route<sup>®</sup>, que nous empruntons, est très attrayante. Elle sert de près la Senne, très sinueuse à cet endroit. Le cadre ici est éminemment bucolique et de nombreuses variétés d'oiseaux, une cinquantaine au total, parmi lesquelles la bécassine des marais, le faucon crécerelle et la linotte mélodieuse, y ont élu domicile ou y font une halte au cours de leurs migrations. Ce sont les Garennes mieux connues, de nos jours, sous l'appellation poétique de

Vallée des Oiseaux. Nous passons bientôt sous le pont à cinq arches de l'ancienne ligne de chemin de fer Tubize-Rognon qu'emprunte aujourd'hui, entre Rebecq et Rognon, le Petit Train du Bonheur, puis, sous un autre pont, celui de la ligne de chemin de fer Braine-le-Comte-Enghien. Immédiatement après le pont, nous tournons à gauche, pour emprunter la rue Haute Franchise qui longe la halte de Rognon.

ROGNON (km 123)

Agreste hameau de Rebecq (élevage-culture-quelques fermes de moyenne importance) situé à la limite de la province de Hainaut. La principale curiosité de Rognon est située à 500 mètres environ au-delà de notre circuit. Il s'agit du Moulin d'Houx, bâti, en bordure de la Senne, en l'an IV de la République française, par un certain Martin Smet. Cette ravissante petite usine, dotée de trois paires de meules et encore pourvue de sa roue hydraulique, fonctionna jusqu'en 1964 et fut restaurée, en 1965, par les soins du Syndicat d'Initiative local. Tant en amont qu'en aval du moulin, la Senne, qui décrit ici aussi de gracieuses arabesques, a conservé intacte toute sa poésie d'antan. Pour rejoindre le moulin d'Houx, continuer tout droit (chemin Basse Franchise) après être passé sous le pont du chemin de fer Braine-le-Comte-Enghien (1 km aller et retour). Retour à notre circuit. Après avoir longé la halte de Rognon, nous prenons la première rue à gauche (chemin M. Bouvette), franchissons le pont qui surplombe la voie ferrée. Au-delà du pont, à gauche, en bordure de la route, se dresse le gibet, réédifié en 1966, à l'emplacement qu'il occupait primitivement. Il rappelle les temps lointains où les seigneurs de Trazegnies, princes des Francs Staulx de Rognon, exerçaient le droit de haute justice sur leurs sujets. 800 mètres plus loin, à l'endroit où la route bifurque, continuer, par la droite, en suivant le chemin du Gibet. A gauche et en retrait de la route, nous apercevons le moulin à vent, dit Moulin Der-

Rebecq : attenante au Petit Moulin, cette forge parfaitement conservée.

baix, dont la tour en briques domine la campagne rebecquoise. Le Moulin Derbaix, appelé jadis Moulin Acheroy du nom de son premier propriétaire, a été construit en 1846. Il possédait deux paires de meules. Il cessa toute activité peu avant la guerre 1914-1918. A leur entrée à Rebecq, en 1914, les Allemands l'utilisèrent comme poste d'observation. Il tourna ensuite clandestinement jusqu'en 1917, année où ses ailes furent arrachées par les méfaits d'un violent orage. De nos jours, la tour, de forme conique, coiffée d'une toiture polygonale en tôle, est sans usage.

Quant à la large base en briques, elle sert de remise. Il est question de restaurer le moulin, de l'équiper de nouvelles ailes et de le faire à nouveau fonctionner à des fins touristiques.

Le chemin Millecamps, artère assez large en dépit de son qualificatif de chemin, nous mène à travers un paysage essentiellement rural, jusqu'à la chaussée de Bruxelles à Mons, dans laquelle nous nous engageons, à gauche, en direction de Bruxelles.

#### LA GENETTE (km 127,9)

Nous passons par la Genette, hameau de Rebecq, où séjourna le poète Jean-Baptiste Rousseau (voir plus haut). Après un parcours d'environ 1 km le long de la chaussée, nous arrivons à hauteur de la **Chapelle Sainte-Thérèse** (à droite, très légèrement en retrait de la chaussée).

Œuvre du groupe « Structures », cet oratoire moderne, d'une grande simplicité de lignes, a été édifié en pierres de taille sur assises en béton. Il a abrité, entre 1978 et 1984, le Musée de la Guerre 1939-1945, de la Résistance et des Camps de concentration, illustré à l'aide de quelque 150 panneaux, mannequins, maquettes, instruments de torture, etc... patiemment rassemblés par les deux chevilles ouvrières du musée : l'abbé Claude Deflandre et M. Vander Auwera, qui passa, parmi les quarante-cinq mois que dura sa captivité en Allemagne, les huit derniers mois au camp de concentration de Dachau. Aujourd'hui, l'essentiel des collec-

tions a été transféré à la Citadelle de Namur où les promoteurs de ce musée disposent d'un large espace. Seuls quelques objets sont restés sur place. Immédiatement après la Chapelle Sainte-Thérèse, nous tournons, à droite, (plaques : Hennuyères 2 km, Virginal 4 km). La route traverse une partie du territoire d'**Hennuyères** (Province de Hainaut), petit centre agricole et industriel (tuileries), avant de remonter sur Virginal-Samme.

#### VIRGINAL-SAMME (km 132,8)

Village en partie industrialisé (papeteries), baigné par la Sennette et par plusieurs ruisseaux aux versants assez escarpés. Le canal de Bruxelles à Charleroi traverse la partie basse de la localité. Virginal a fusionné avec Samme en 1808. Depuis 1977, Virginal-Samme est rattaché à la nouvelle entité communale d'Iltre.

Le patrimoine architectural et artistique de Virginal-Samme est relativement peu important. Outre la **Tour d'Asquempont**, dont nous avons parlé sous la rubrique Iltre, deux

monuments méritent de retenir l'attention. Tout d'abord, à l'entrée de Virginal, à gauche de la route Hennuyères-Virginal, la **Chapelle Notre-Dame de la Consolation**, gracieux oratoire votif à une seule nef terminée par un chevet à trois pans. Construite en 1702, en briques et pierres bleues, cette chapelle se caractérise par sa jolie façade percée d'une porte en plein cintre et surmontée d'un fronton à ailerons. Ensuite, en contrebas de la chapelle, l'**Eglise Saint-Pierre**, de style néo-classique, édifée en 1827-1829, d'après les plans de l'architecte Moreau. Du mobilier, sans

grand intérêt, il convient cependant de détacher un autel du XVIII<sup>e</sup> siècle, dédié à la Vierge, la chaire de vérité, en chêne (1853), dont la tribune est soutenue par une statue de saint Pierre, d'une grande beauté d'expression, et les fonts baptismaux en marbre, datés 1623 et offerts par les religieuses de l'abbaye d'Aywières.

Notre itinéraire ne nous conduit pas dans le centre de Virginal-Samme, mais contourne la localité par la droite (rue du Bois) pour atteindre la lisière du **Bois de la Houssière**, beau massif forestier où le hêtre domine. A la lisière du bois situé sur

Braine-le-Comte (province de Hainaut), nous virons à gauche, pour rejoindre le hameau de Fauquez (Virginal-Samme). Ce **tronçon\*** du parcours, à la fois très pittoresque et sinueux, laisse, à gauche, le **Bois des Nonnes**, puis le **Bois des Roccs**. Ces deux bois, qui ont fait l'objet d'une promenade créée et balisée par le Syndicat d'Initiative d'Iltre, méritent un temps d'arrêt.

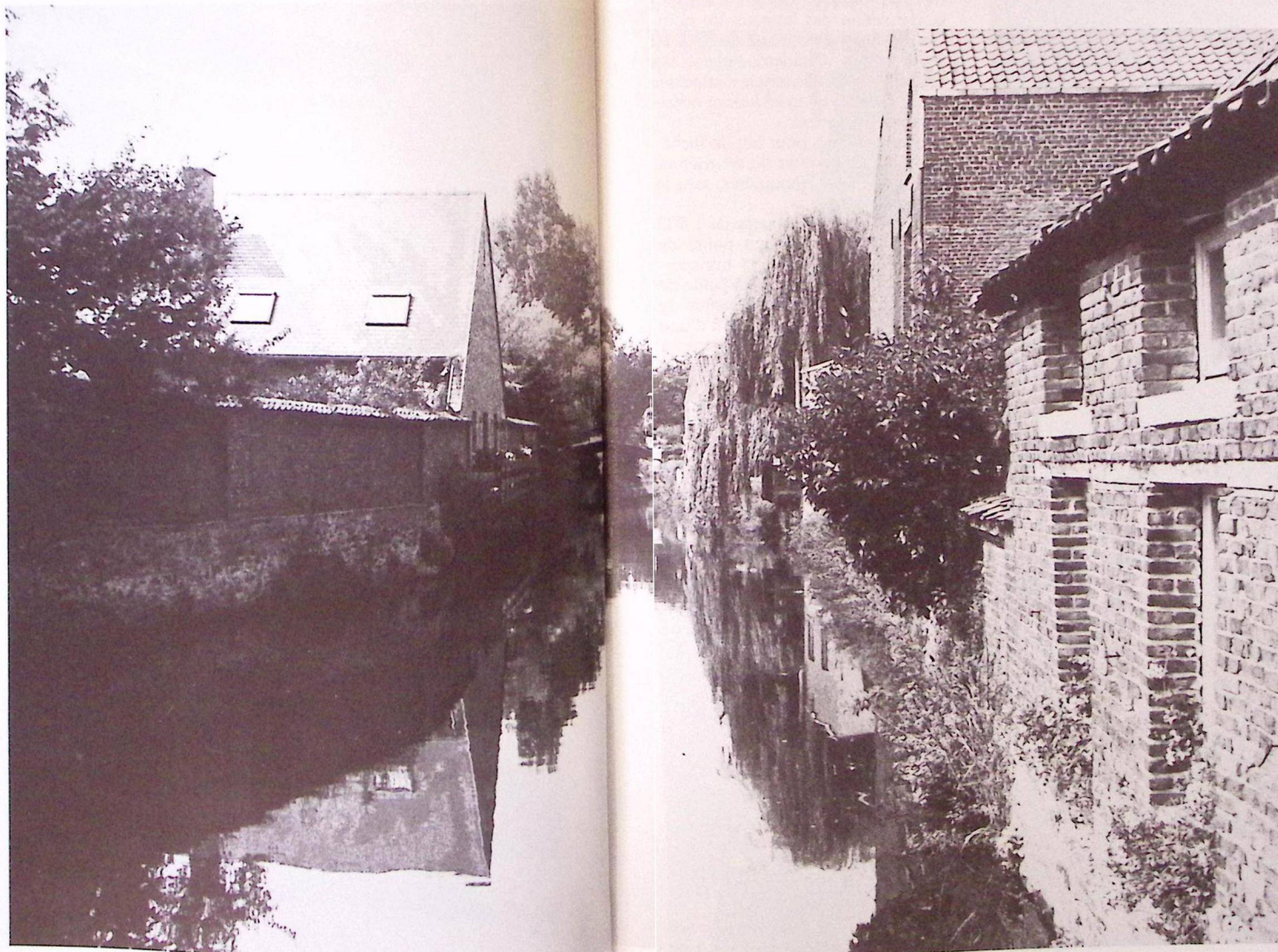
Le bois des Nonnes, au cœur duquel se faufile un frais ruisseau, doit son nom au fait qu'il appartenait jadis aux religieuses de l'Hospice de Rebecq. Quant au **Bois des Roccs**, il est du plus haut intérêt sur les plans tant botanique que géologique. On y trouve, en effet, des mousses d'une espèce très rare en Europe; on y découvre aussi des affleurements de porphyroïde, roche d'origine volcanique.

Après cette promenade facultative, nous reprenons la route en suivant les rues M. Brancart et A. Brancart qui descendent dans la vallée de la Sennette que nous retrouvons au hameau de Fauquez.

#### FAUQUEZ (km 136,8)

Situé à cheval sur Virginal-Samme (Province de Brabant) et Ronquières (Province de Hainaut) et aujourd'hui tombé en léthargie, le hameau de Fauquez fut, pendant plus d'un quart de siècle, l'un des centres industriels les plus actifs et les plus florissants du Brabant wallon grâce à la **S.A. des Verreries de Fauquez**, fondée en 1901. L'âme et le cerveau de cette réussite sans précédent fut Arthur Brancart, un ancien verrier borain, qui, par une gestion à la fois sage et audacieuse, va asseoir, en quelques années, la renommée des verreries locales qui, après la guerre 1914-1918, produiront, à partir de 1922, outre du verre creux et du verre plat déjà fabriqués depuis le début du siècle, de la marbrite, variété de verre plat opacifié et coloré, imitant le marbre. Il fit construire, pour les besoins des 800 ouvriers et des employés, cinq cités ouvrières, un dispensaire, une salle des fêtes et une chapelle

*La Senne en amont des Moulins d'Arenberg ou la ville de Bruges en miniature.*



entièrement recouverte de marbre, édifiée, en 1919, un château d'eau pour la distribution, créa un économat et une caisse de secours pour le personnel. Sur le plan de la sécurité sociale, on peut d'ailleurs le considérer comme un précurseur. A sa mort, en 1934, l'exploitation commença à péricliter. Au lendemain de la guerre 1940-1945, le déclin s'accrut et l'entreprise ferma ses portes dans les années 1970. Il serait utile et même urgent de sauver ce qui reste des Verreries de Fauquez comme témoin de notre archéologie industrielle, puisque le thème est à la mode.

Reprenons notre circuit à l'entrée de Fauquez. A droite, la **Chapelle Sainte-Lutgarde**, édifiée en 1929 et qui possède cette caractéristique d'être le seul sanctuaire entièrement construit avec des matériaux industriels, dont la marbre, qui fut largement utilisée, notamment pour la décoration intérieure. Les vitraux représentent des scènes de la vie de sainte Lutgarde. L'église est aujourd'hui à l'abandon et risque de menacer ruine si des mesures de sauvegarde ne sont pas prises dans un proche avenir. Un peu plus bas, à gauche, une des cités ouvrières, construites à l'initiative d'Arthur



Brancart. Au bout de la rue, à gauche, l'ancien dispensaire des ouvriers et, à droite, le buste d'Arthur Brancart et la seconde Salle des Fêtes dans un état de délabrement assez avancé.

Nous franchissons ensuite le nouveau canal de Bruxelles à Charleroi. Du pont, on aperçoit, à droite, la tour du fameux Plan Incliné de Ronquières. Prouesse de la technique contemporaine, le **Plan Incliné\*** de Ronquières est la pièce maîtresse d'un ensemble d'ouvrages d'art conçus et réalisés en vue de rendre le canal de Bruxelles à Charleroi accessible aux péniches de 1.350 tonnes tout en accélérant la circulation des bateaux (le nombre d'écluses est ramené de 38 à 10 et la liaison Charleroi-Anvers via Bruxelles peut désormais s'effectuer en 32 heures) et en réduisant considérablement le fret.

Le Plan Incliné a pour but de racher une dénivellation de 68 mètres, entre Seneffe et Ronquières, sans le secours d'écluses.

Il s'étend sur une longueur de 1.432 mètres et comporte une pente de 15 %. Les péniches sont transportées d'un niveau à l'autre à l'aide de 2 bacs métalliques de 91 mètres de long sur 12 mètres de large et d'une contenance d'eau de 3 mètres à 3,70 mètres de hauteur. Chaque bac, roulant sur 4 rails, pèse ± 5.350 tonnes et repose sur un train de 236 galets et est en mesure de transporter soit un bateau de 1.350 tonnes, soit 4 péniches de 300 tonnes.

La traction est assurée par 8 câbles. Sous chaque bac, un contrepoids, formant une masse de 5.200 tonnes, circule également sur rails. Ces bacs sont totalement indépendants l'un de l'autre et peuvent, suivant les nécessités de la navigation, assurer alternativement ou simultanément la montée ou la descente. La vitesse de circulation sur la pente est de 1,2 mètre à la seconde. Le franchissement du Plan Incliné, y compris l'entrée et la sortie des péniches, s'effectue en 45 minutes environ.

A la tête d'amont du plan se dresse une imposante **tour\*** de 125 mètres. Elle renferme le poste de commande du Plan Incliné.

La romantique et bucolique Vallée des Oiseaux entre Rebecq et Rognon.

**Bornival** : la Cinse du Castia est le seul vestige d'un château remarquable détruit par un incendie vers 1765.

Pendant la belle saison, les touristes ont accès à la tour. Du sommet, le panorama\* sur la région est sans pareil. Par temps clair, la vue porte sur les terrils de la région carolo-bruxelloise et jusqu'à l'Atomium de Heysel, jusque dans la zone industrielle de La Louvière. Bien que le Plan Incliné soit situé légèrement à l'écart de notre circuit, nous ne craignons pas de conseiller ce petit croquis aux excursionnistes qui suivent la route du Roman Pais (5 km aller-retour au départ de Fauquez).



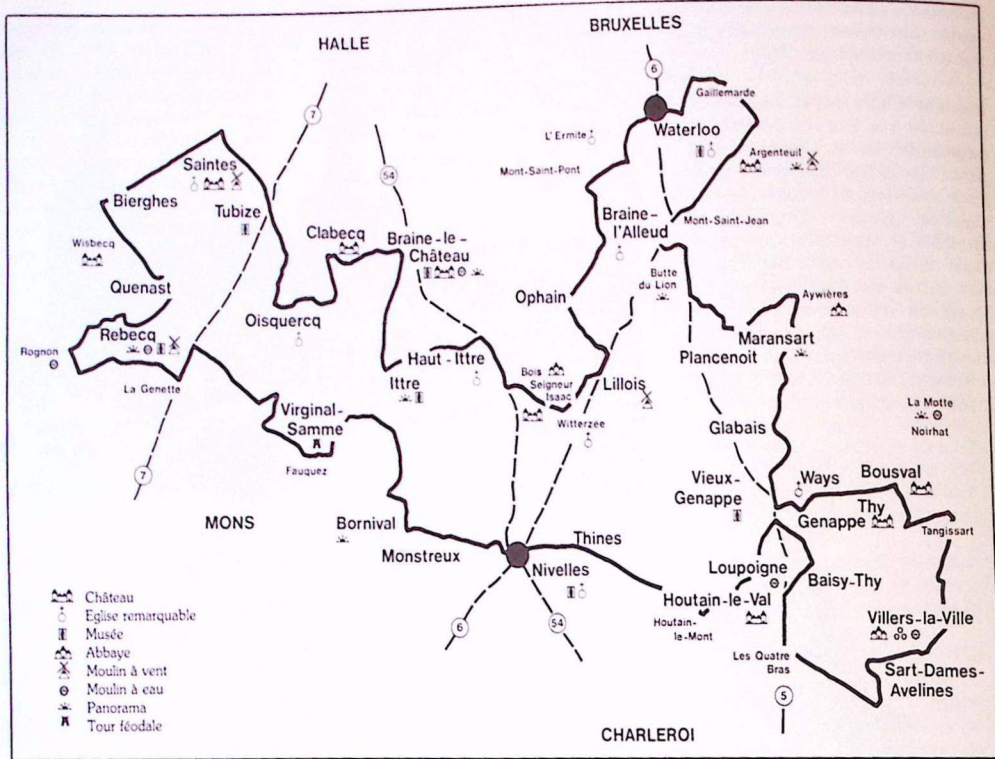
Retour à Fauquez. Après avoir franchi le pont enjambant le canal de Bruxelles à Charleroi, nous prenons directement, à gauche, la route longeant le canal. A droite, au sommet du versant assez encaissé dominant le canal se dressait le château fortifié de Fauquez, démantelé en 1827. Il en subsistait encore quelques vestiges dans les années 1960, mais ceux-ci ont disparu lors des travaux d'aménagement du nouveau canal. Après quelques centaines de mètres, la route (rue des Rabots) s'écarte de la berge du canal pour gravir le versant droit de la Sennette. La rue de Croiseau prolonge

la rue des Rabots, traverse le hameau de Huleu (km 139) dépendant d'Ittre pour aboutir, à travers la campagne, à la chaussée de Braine-le-Comte à Nivelles dans laquelle nous nous engageons, à gauche (direction Nivelles). Après quelques centaines de mètres le long de cette artère, nous tournons à droite (plaque Bornival 1 km) et par les pittoresques rue E. Tricot et du Centre, nous joignons le cœur du petit village de Bornival.

#### BORNIVAL (km 145)

Ravissant et paisible village agricole, arrosé par la Thines, affluent de la Sennette. Bornival fait aujourd'hui partie du grand Nivelles. Les versants encaissés\* et en grande partie boisés de la petite rivière sont de toute beauté. Des abords de la Cinse du Castia (voir ci-dessous), le panorama\* sur la vallée et son environnement est magnifique. A noter aussi, à l'extrémité sud-ouest du village (limite de la commune de Feluy), le cadre éminemment romantique du bras désaffecté du canal de Bruxelles à Charleroi, devenu un paradis pour les pêcheurs. La promenade, au départ du centre du village, par la rue du Bois d'en Bas, jusqu'à l'ancien canal de Bruxelles à Charleroi, en longeant, en partie,

Fauquez (Virginal-Samme) : Buste d'Arthur Brancart, fondateur des Verreries de Fauquez. En toile de fond, la chapelle Sainte-Lutgarde, construite en 1929.



sous de délicieux bocages, la Thines, mérite, à coup sûr, d'être parcourue, à pied de préférence, car, pour les voitures, la petite route est fort étroite et assez cahoteuse. Bornival possède un centre équestre et une **spécialité gastronomique** : la tarte aux poires, préparée suivant une vieille recette locale; on peut la déguster dans un restaurant installé dans le village. Si Bornival constitue, avant tout, un site paysager d'une beauté tranquille, le village possède cependant, sur le plan monumental, quelques pôles d'attraction. Outre quelques fermes, dont la Ferme de la Grande Vienne, située le long de notre parcours et quelques maisons typiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, il convient surtout de citer la Cinse du Castia et l'Église Saint-François. La Cinse du Castia, également appelée Ferme du Château ou Ferme du Seigneur, que nous découvrons, à gauche (rue du Centre, à l'angle de la rue F. Lebon) est le seul vestige d'un remarquable château, qui a appartenu à la famille de Bornival jusqu'au début du XV<sup>e</sup> siècle et qui fut aménagé, au XVII<sup>e</sup>

siècle, en demeure luxueuse, digne de nos grandes familles princières. Il se présentait, à cette époque, sous la forme d'un quadrilatère flanqué de tours d'angle et d'un donjon. Détruit par un incendie vers 1765, il fut progressivement démantelé. Le châtelet d'entrée et la ferme ont échappé à la destruction. Le châtelet dégage une certaine majesté. Il est formé d'un imposant pavillon d'entrée percé d'un portail cintré, surmonté d'un fronton courbe à ressauts. Deux robustes tours rondes à toit conique encadrent cette construction, qui, sous sa forme actuelle, date du XVII<sup>e</sup> siècle. La ferme contiguë, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, remonte, en partie au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (étables et remise) et en partie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Quant à la grange, également du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle fut remaniée dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle. A la Cinse du Castia, nous tournons à gauche et, en suivant toujours la rue du Centre, nous arrivons à hauteur de l'église de Bornival, située à gauche de la rue. L'Église Saint-François d'Assise

est un séduisant sanctuaire rural, à trois nefs, édifié, en 1603, en gothique tardif, à l'exception des collatéraux élevés en 1780. L'intérieur est rythmé par des colonnes à chapiteau et des arcades en forme d'anse de panier. Le mobilier comporte quelques pièces intéressantes, notamment les stalles et les lambris du chœur datant de ± 1600 et provenant de l'ancienne abbaye de Nizelles, l'autel majeur et la chaire de vérité, en chêne, originaires également de Nizelles, plusieurs statues populaires des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, dont un saint François d'Assise (XVI<sup>e</sup> siècle). L'église possède aussi de nombreuses et intéressantes pierres tombales armoirées. Le vieux cimetière, qui entoure le sanctuaire, accentue encore l'aspect rustique du lieu. En face de l'église, la cure, datée de 1777, est une belle demeure à deux niveaux, construite en briques et pierre bleue, où l'on retrouve plusieurs éléments provenant du château local incendié au XVIII<sup>e</sup> siècle. A noter, à ce sujet, que beaucoup de matériaux de ce château ont été, après son abandon, réutilisés pour

Bornival : l'église Saint-François d'Assise est un séduisant sanctuaire de style gothique tardif. La construction des habitations du village est plus récente. On remarque encore que sur les bords de la Thines, le long de la rue du Centre, subsiste un ancien moulin à eau, très vieille usine textile, convertie, de nos jours, après réaménagement, en petite maison de plaisance. A l'extrémité de la rue du Centre, nous prenons, à droite, le chemin de Bornival qui nous ramène à la hauteur de Braine-le-Comte à Nivelles. A droite, à quelques centaines de mètres en retrait de la route, apparaît le village de Monstreux.

**MONSTREUX (km 146,7)**

Monstreux, quoique situé aux portes mêmes de Nivelles, Monstreux, arrosé par la Thines, a gardé un visage essentiellement rural, bien que le site campagnard ait été en partie défiguré lors de la construction de l'autoroute Bruxelles-Paris. Monstreux est aujourd'hui rattaché à Nivelles. Pour visiter le centre du village, tourner à droite, à hauteur de la place Monstreux 1 km. Le patrimoine monumental de Monstreux est relativement modeste. L'Église Saint-Michel, édifée en 1858-1859, suivant les plans de l'architecte Emile Coulon, ne sort pas de la plus stricte banalité comme la plupart des réalisations de ce bâtisseur. En revanche, le mobilier, sans être opulent, mérite un coup d'œil. Il comprend notamment un



maître-autel à retable, du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, et des autels latéraux, à retable également (± 1600), provenant tous trois de l'ancienne abbaye de Herne (Hérinnes), plusieurs statues datant de la fin de la période gothique, quelques tableaux des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et la pierre tombale gothique d'Anthoine de Mons († 1559). Non loin de l'église, dominant le centre du village, la Ferme de l'Abbaye forme un imposant ensemble de bâtiments construits, en moellons et briques chaulées, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et du XIX<sup>e</sup> siècle. Grange majestueuse datée de 1788 et écuries percées de portes en plein cintre. La porte charretière est surmontée d'une pierre où sont gravées les lettres HP/SN entourant une crosse (la ferme, en effet, a appartenu jadis à l'abbaye de Wauthier-Braine, d'où son nom; on l'appelle également la Ferme Blanche).

A Monstreux subsiste encore, sur les bords de la Thines, un ancien moulin à eau, le Moulin Jacquet, connu également sous les appellations de Vieux Moulin ou Moulin de Monstreux. Il servit de moulin à carton et à farine. Il a cessé toute activité depuis plusieurs décennies. Retour à la chaussée de Braine-le-Comte à Nivelles, que nous reprenons en direction de Nivelles. Nous passons sous l'autoroute Bruxelles-Paris. Notre randonnée touche à sa fin. Nous pénétrons dans la capitale du Roman País de Brabant par le Faubourg de Soignies. La rue de Soignies, qui prolonge cette artère, nous ramène à notre point de départ, la Grand-Place de Nivelles, après une randonnée (149,2 km) un peu longue peut-être (c'est pourquoi nous avons conseillé vivement aux excursionnistes de l'effectuer en plusieurs étapes) mais fertile en découvertes pour qui sait encore rêver et méditer sur la beauté des choses.



Monstreux : la Ferme de l'Abbaye forme un imposant ensemble de constructions des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. A l'extrême gauche, l'église paroissiale dédiée à saint Michel.

# Aqualibi

par Alain MONDERER



## Un hiver au soleil

Imaginons un instant les tropiques. En poussant le rêve, on se voit batifoler parmi les vagues écumantes de Floride et pour couronner le tout, une plage où l'on peut s'étendre et absorber les rayons bienfaisants dont la douceur nous enveloppe en une caresse voluptueuse.

Partir loin, longtemps, échapper au stress, vivre dans le plus simple appareil. Tel est le désir de tout un chacun.

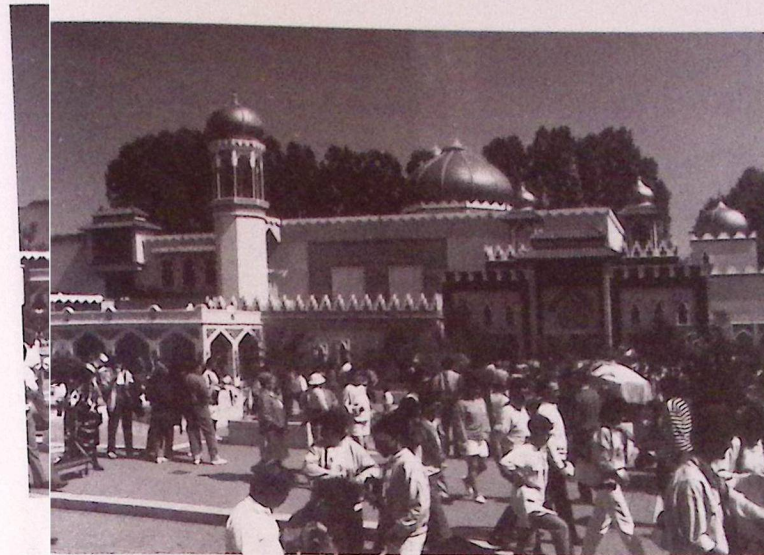
Pourtant rien ne sert de courir loin ni de demeurer longtemps lorsqu'on peut, à moins de 30 kilomètres de Bruxelles bénéficier de conditions identiques. Les vagues, la chaleur, la plage se retrouvent à Wavre sous la pyramide d'Aqualibi.

## Walibi

La route E411 de Bruxelles à Namur, sortie Wavre, permet l'accès au centre de loisirs. Vaste domaine couvrant plusieurs hectares, Walibi a depuis sa création en juillet 1975, accueilli dix millions de visiteurs.

Une kyrielle de divertissements,

*Le Sirocco, tu me fais tourner la tête... un frisson!*



Des éveillés nous font écarquiller les yeux, nous émerveiller du superbe.

Une surprise en surprise, petits et grands passent du téléski nautique aux montagnes russes pour ensuite applaudir les deux dauphins dans leur show aquatique. Le passage à la rivière sauvage fut le must dès 1978. Des pirogues parcourent le flot animé du courant rapide, simulacre de rivière amazonienne.

L'année suivante le Tornado impressionna les visiteurs, émus par les sensations fortes.

Parmi les spectacles, le laserama sur musique de Jean Michel Jarre et du Boléro de Ravel enthousiasme les amoureux de loisirs artistiques.

Que dire ensuite du Sirocco, ce train propulsé à grande vitesse et effectuant un looping jusqu'à 45 m de haut pour retomber d'une pièce vers le sol sous les cris d'effroi des passagers attirés par le grand frisson.

Une dame née avec le siècle (83 ans) s'y aventure et fut ainsi la passagère la plus âgée de l'histoire du domaine.

Ali Baba et la princesse Sheherazade font partie du spectacle.

Les contes des mille et une nuits

Ci-dessus : Le palais d'Ali Baba mérite un détour.

Ci-dessous : La « Radja river », y aller absolument, rafraîchissant surtout lors d'une vague de chaleur.



laissent rêver la plupart des passants.

Les sculptures et l'art ne sont pas oubliés. De multiples œuvres de notre pays sont disséminées dans le parc.

Il reste à considérer l'une des toutes dernières nouveautés qui a fait fureur dès son ouverture.

## Aqualibi

Palais d'été comparable à ceux des pharaons de l'Egypte antique, ou œuvre moderne de verre et de métal, l'architecture ne laisse pas indifférent.

Le centre est un mélange de ces deux tendances.

Par sa forme pyramidale, aqualibi aurait sa place aux côtés des monuments égyptiens.

La végétation, la chaleur tropicale de même que les loisirs aquatiques en font un site de tourisme estival.

Aqualibi, la pyramide de glace...

Le soleil et la lumière du jour y pénètrent en permanence grâce à la couverture transparente. Les ultraviolets bénéfiques permettent au public de bronzer sans danger.

**Loisirs actifs**

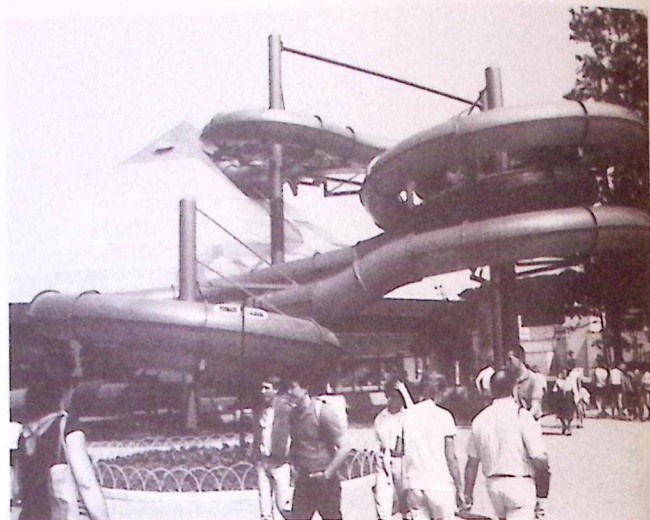
A 29° sous les palmiers, yuccas et bananiers, la plage, le bruit reposant des vagues, les ébats des gosses alors qu'à vingt mètres l'hiver et le gel se sont installés.

Une glissade longue de 140 mètres au travers d'un tube aquatique est une sensation peu commune. On se sent emporté par une force invisible vers le bas. Départ en pente douce et soudainement le dénivelé s'accroît. La prouesse consiste à se maintenir en position couchée sans afficher aucune détresse.

On parcourt plusieurs méandres du boa avant de choir dans un bassin d'accueil.

Une grande piscine s'anime fiévreusement au signal du moniteur.

Les remous paisibles se transforment en vagues écumantes qui viennent mourir sur le rebord.



Un solarium est mis à la disposition du public. Innombrables petites lampes chauffantes surplombant un espace fait de relax, simulation de plage au soleil. Une piscine supplémentaire faite de couloirs et d'un plan d'eau plus important permet de nager à l'extérieur. Une ouverture dans le mur donne accès en plein air. La température extérieure peut être fraîche voire froide, celle de l'eau ne varie jamais. Elle se situe en permanence vers les 29°. Une vapeur surplombe la

couche liquide témoignant de l'intensité de la chaleur.

**Performance**

Une technique de pointe a permis aux créateurs du centre de recouvrir le bâtiment d'une matière très particulière : le Texlon. Ce sont trois couches superposées entre lesquelles l'air s'infiltré.

L'avantage de ce procédé est de laisser passer la lumière du jour et les ultraviolets. Il offre également une isolation optimale. Le soir des centaines de points lumineux permettent aux baigneurs de s'adonner aux plaisirs aquatiques.

Quant à l'eau sa pureté est due à trois filtres à sable et à une machine à senseurs qui vérifie sa qualité (ph, désinfectant produit flocculent). La capacité totale en eau est d'un million de litres. Aqualibi c'est une atmosphère bon enfant où en famille on peut se restaurer sur barbecue tout en demeurant en tenue de plage. Un bar est ouvert également en permanence d'où l'on observe

*Aqualibi, 29 degrés, 365 jours par an sous les bananiers et les cocotiers...*

Aqualibi, au terme d'une glissade de 140 m... plouf!

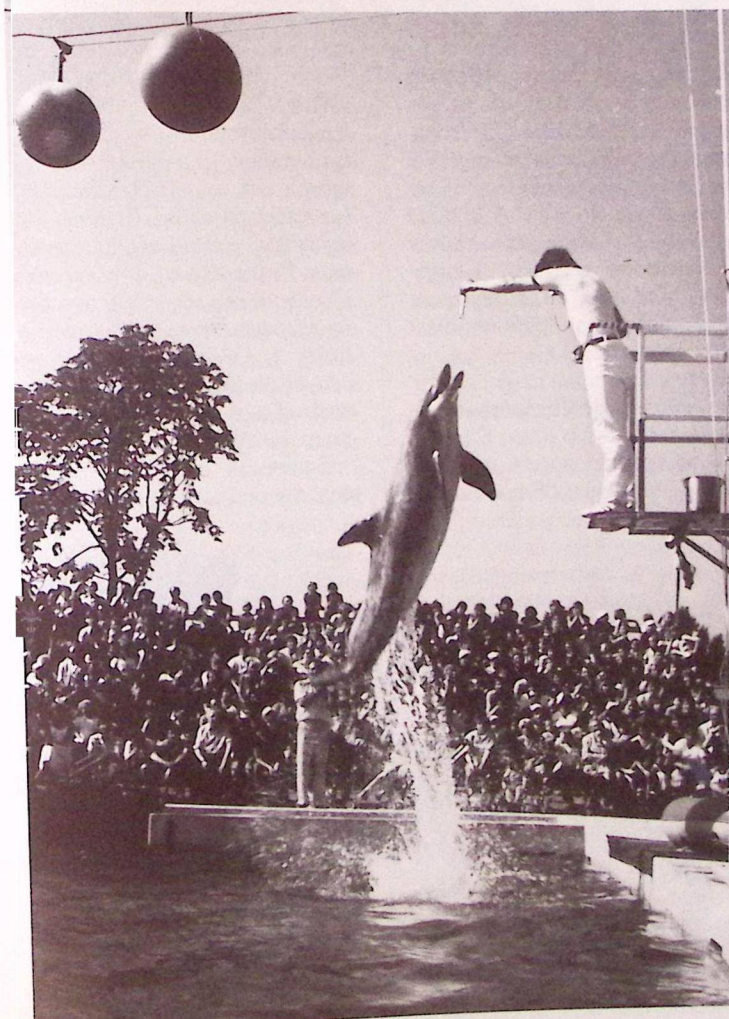
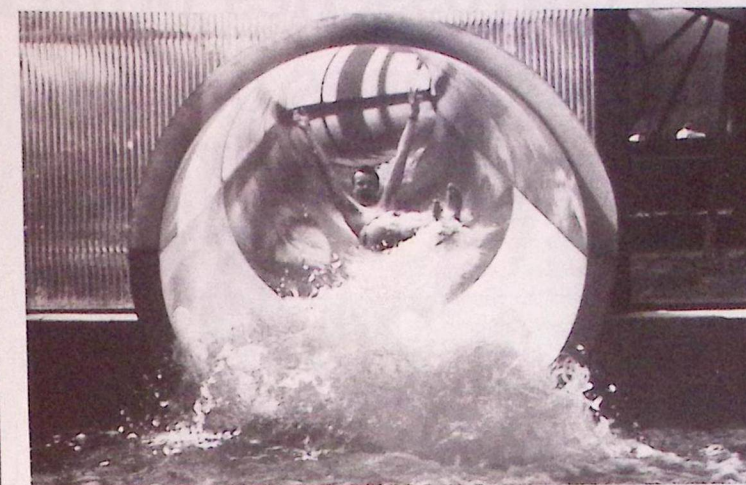
Les plus téméraires jaillir du toboggan à grand cris.

Soulagement d'être enfin arrivé au plaisir de l'eau?

Il est évident que l'expérience vaut la peine d'être vécue.

Aqualibi ouvre ses portes hiver comme été et le nombre de visiteurs a déjà atteint un plafond.

Monsieur Meeus, directeur de Walibi n'en cultive pas pour autant ses lauriers. Une toute dernière attraction a vu le jour cette année; la Radja River. Parcours rapide à la manière du rafting où



l'on est secoué de toute part sur une rivière trépidante bordée de murs. Sa longueur est de 1.150 mètres.

L'eau se meut à la vitesse de 2 m<sup>3</sup> par seconde. Le trajet se parcourt en six minutes à une vitesse de plus ou moins trois mètres et demi par seconde. Les bateaux sont prévus pour douze personnes. L'investissement est d'une ampleur considérable : 200 millions de francs.

Mais Walibi c'est un monde en soi où dès l'entrée on a l'impression de pousser la porte d'un paradis miniature, d'un monde enchanteur qui tient sa place aux côtés de Disneyland et autres parcs d'attraction sur terre. L'illusion est parfaite, ce qui fait dire à Monsieur Meeus : « à Walibi tout est permis le rêve aussi ».

*Encore un saut pour les beaux yeux d'une dauphine!*

# Les carrosseries bruxelloises et brabançonnes ont plus de 150 ans

## Les voitures de l'Empereur (7)

par H.P. HENRI-JASPAR  
Conservateur du Musée du Cheval à Spa.

On a beaucoup écrit sur les chevaux de Napoléon I<sup>er</sup>, sur sa façon de monter à cheval, sur sa résistance de cavalier et même sur ses professeurs écuyers. Frédéric Masson a consacré tout un volume à ce sujet. « Napoléon à cheval. » Il y a peu encore, un journaliste belge a traité de ce sujet dans notre journal de campagne « Le Sillon Belge » N° 2134 du 23 mars 84. (Wolff) parle moins par contre, des voitures de l'Empire...

Et cependant, Napoléon Bonaparte avait son avis à ce sujet. Il ne faut pas oublier qu'il était officier d'Artillerie, que dès lors, il avait à étudier le transport des remarquables canons GRIBEAUVAL, de ses servants et de ses munitions, de même que du train des équipages de son armée. On sait aussi que l'Empereur ne laissait rien au hasard et les archives historiques du ministère de la Guerre à Paris conservent les règlements de l'époque Empire. Parmi eux, on peut relire le règlement précis des déplacements du camp impérial et le protocole de transport et d'accompagnement de Napoléon au champ de bataille.

Le Dr F. A. Hourtoulle, qui sa vie durant rechercha ces détails,

*Coupé donneuse de Léopold I<sup>er</sup>, copié sur celui de Napoléon.*

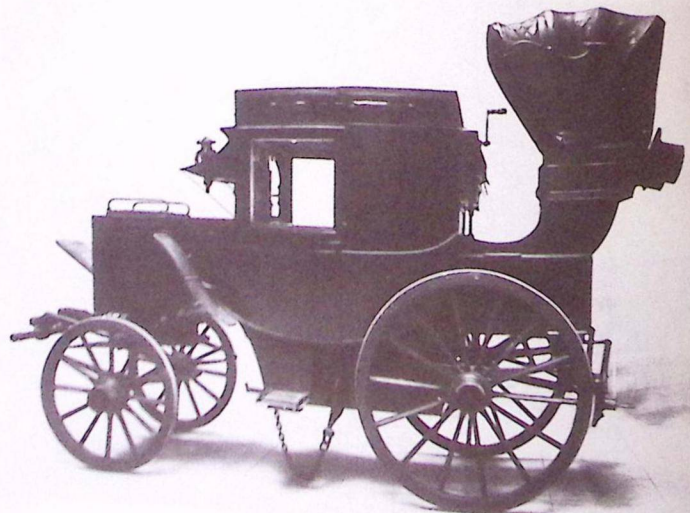
nous parlait ainsi : « Pour les déplacements rapides de 50 lieues (1) et plus, quatre voitures sont prévues : une pour Sa Majesté, deux pour ses officiers et une pour sa chambre et son cabinet (secrétaires) ». 200 chevaux pour les gros bagages et des chevaux de relais, sont répartis et échelonnés. A chaque relais, l'Etat-Major doit trouver un personnel suffisant et organisé (Officiers d'ordonnance, aides de camp, piquets d'escorte, gardes etc.)

### Les voitures de l'Empereur

En campagne ou en voyage, pour y parvenir, l'Empereur se

déplaçait avec beaucoup de monde et de bagages continuellement sous le contrôle, comme les camps ou les bivouacs, du Grand Maréchal et du Major Général. Le maréchal Berthier surveillait tout cela!

Entouraient l'Empereur, et devaient, dès lors, être transportés, les *Aides de camp*, hommes de confiance, pratiquement, tous au rang de généraux. Les *officiers d'ordonnance*, fixés au nombre de 12, appartiennent à la maison civile; ils dépendent du Grand Ecuyer; ils étaient capitaines ou chefs d'escadron. Les *aides de camp du Major Général* utilisés certainement pour la transmission des ordres, parfois à grande



Berline de Napoléon, capturée par les Prussiens près de Genappe le soir de Waterloo.

distance et sous le feu de la bataille ou des « *guerillas* » de l'époque. C'étaient de fameux cavaliers sur les meilleurs chevaux et ayant tous les droits. Les aides de camp de l'Empereur avaient eux aussi de nombreux *aides*. La protection du quartier général était dévolue à un bataillon de la vieille garde et au *peloton d'escorte*, habituellement *chasseurs à cheval de la garde*.

A côté de ce groupe important déjà, du quartier général, se groupait tout un personnel indispensable et dévoué, resté légendaire : le Mameluk Roustan, ramené d'Egypte, et dès décembre 1811, le second Mameluk Ali, né Louis Etienne Saint-Denis (bibliothécaire). On pouvait aussi voir les *Pages*, chargés du matériel personnel de l'Empereur : cartes, lunettes d'approche, écritoire, etc. Les fourriers qui prenaient place sur le siège arrière extérieur des voitures, au nombre de quatre, provenaient de la Gendarmerie d'élite et chargés de précéder la troupe pour réserver logements, nourritures, fourrages et autres denrées néces-

saires. Il y avait enfin, les valets de chambre, et parmi eux, Constant, valet fidèle de l'Empereur, les valets-de-pied, les palefreniers, les piqueurs ou les maîtres d'hôtel. Tout cet ensemble de domestiques portaient livrée verte en habit, le col, les poches et les parements bordés d'or, gilet rouge et culotte verte à boutons de cuivre. La casquette verte, à galon d'or est à l'origine de la bombe noire actuelle d'équitation ou des valets de pied et des postillons de la cour d'Angleterre. C'était aussi les uniformes des cochers portant en outre une houpelande doublée de fourrure.

Enfin, le chirurgien, en habit bleu et ses aides suivaient avec un fourgon spécialement aménagé, le médecin prêt à intervenir, sur un cheval rapide. Parfois, un vétérinaire faisait aussi partie de la suite.

Quant au charroi de l'Empereur, il apparaît important de décrire d'abord la dormeuse-secrétaire avec laquelle Napoléon I<sup>er</sup> voyageait souvent. Il en avait commandé plusieurs modèles à Bruxelles lors de son deuxième

voyage en 1804. En effet, en cadeau pour son premier voyage, en 1802, la ville de Bruxelles, avait offert au Premier Consul, un coupé de voyage et à sa femme Joséphine, une robe en dentelle de Bruxelles.

Lorsque Napoléon revint deux ans après, il commanda une douzaine de berlines de voyage lors de sa visite aux ateliers Tilmont et Van Calck, près de la porte de Laeken et aux ateliers Symons. Le garnisseur-dessinateur de l'époque était un stagiaire, appointé, comme nous dirions maintenant : John Robert-Jones (1783-1818) ancêtre de Philippe Robert-Jones, créateur du Musée d'art Moderne actuel, en Belgique.

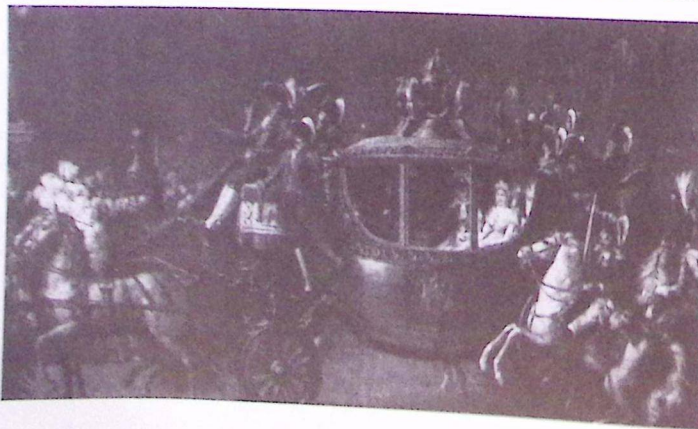
Une de ces berlines, (2) prise par les Prussiens à Genappe en 1815, lors de la retraite de l'Empereur après Waterloo, fut remise longtemps au Musée Tussaud à Londres. Elle y brûla lors du célèbre incendie et nous n'en possédons plus qu'une photographie.

Bien que l'Empereur employa souvent des voitures civiles, les « officielles » étaient de couleur verte pour la caisse, les roues et le train. La capote et les ferrures sont noires. Les filets sont tirés or; les lanternes d'argent sont obscurcies par des volets de tôle noire pendant le jour, pour protéger les glaces des éclaboussures et des broussailles. Les fenêtres avaient aussi des abat-jour de fer pour protéger l'Empereur des regards indiscrets ou des mauvais coups.

Lorsque Napoléon voyageait, c'était au moins au grand trot, au milieu d'un nuage de poussière ou sous la pluie et dans la boue. On imagine aussi le bruit des chaînes, le cliquetis des armes et

le ronflement des chevaux soufflant. Souvent encore, le harnais d'attelage avait des grelottières. Les chasseurs ou les guides d'avant-garde, ouvraient la route à grands cris ou même à la trompe. De place en place, les cavaliers en patrouille, surveillaient la route à prendre, et indiquaient le chemin à suivre dans les bifurcations. — On pense là aux sources de la police militaire d'un autre grand cavalier voyageant à toute vitesse à notre époque moderne : le général PATTON. — Les 4 chasseurs de la garde, précédant le convoi rapide, car en chemin libéré de la circulation devaient avoir le sabre à la main et parfois étaient obligés de frayer le chemin dans la foule admirative, criant son enthousiasme au spectacle.

Mais, revenons à la berline. Dans ce premier article, nous ne décrivons pas les « carrosses » de l'Empire conservés encore dans les grands musées du monde, Versailles, Compiègne ou Bruxelles, par exemple. Les berlines de voyage souvent du modèle « Dormeuse », menées sans cocher mais attelées en poste, à quatre chevaux, les postillons montant les chevaux porteurs et tenant le cheval de gauche en droite. Le postillon le plus âgé sur le cheval de timon, et servant de réserve pour le postillon de tête.



L'intérieur était pensé comme un « Motorhome » moderne. On a peut-être amélioré, mais tout était pensé déjà à l'époque!!!

La banquette pouvait se déployer en lit. Une partie pliante se casant dans la partie avant de la voiture, en forme de coffre, comprenant aussi coussins et matelas plié. Dans certains modèles, le tout était accessible par l'intérieur et était en cuir de la plus souple et de la plus solide qualité, non teinté. Un ingénieux système intérieur mettait à la disposition de l'auguste passager, une table pliante, un écritoire avec tous les accessoires, une bibliothèque référence, une cave à liqueurs et à vin, une chaise percée et même un arsenal à armes de poings, en complément des armes se trouvait donc l'arsenal habituel, situé derrière la tête du passager et visible par le coffre arrondi, accessible par les pages du siège arrière.

Certaines berlines ont, en face du siège de l'Empereur, de part et d'autre de la table pliante, deux sièges strapontins, destinés aux secrétaires prenant note alternativement de la dictée de Napoléon qui, parlant trop vite, donnait ses ordres alternativement... Ne garde-t-on pas de nos jours, l'expression... « Je ne suis pas comme Napoléon, je ne peux faire deux choses à la fois... ». Les coffres de cuir nom-

més VACHE et VEAU, sont fixés sur le toit et bien des voitures ont encore une « CAVE » de cuir, attachée sous le plancher et accessible de l'intérieur, par une trappe, sous les pieds des passagers. Tout emplacement disponible était utilisé, sous les sièges, pour le rangement, sur les côtés pour les lampes et le service de toilette. A l'intérieur des accoudoirs pour bonbonnières et écritoire. De même, au plafond, pour le linge de rechange. Toute cette ingéniosité et cette organisation permettent de comprendre la vitesse et le confort avec lesquels l'Empereur pouvait se déplacer à l'intérieur de son Empire. Et encore... si cela n'allait pas assez vite, Napoléon enfourchait un cheval et galopait, jour et nuit, entouré d'un simple peloton de chasseurs de sa garde, poursuivi par ses officiers et ses guides qui devaient se « débrouiller » pour le suivre, comme à son retour de la campagne d'Espagne. Il faut aussi se souvenir du retour de Moscou, qui se fit en partie en traîneau, mais ça, disait le cavalier Anglais des Indes « C'est une autre histoire ».

#### Notes

- (7) Voir également « Brabant Tourisme » n° 4/1980, n° 4/1984, n° 1 et 3/1987, ainsi que les n° 1 et 2/1988.  
 (1) Lieue française = 4 kms. Lieue de poste : 3,898 kms.  
 (2) Essai d'Histoire de la Carrosserie en Belgique, J. Courtmans 1926.

#### Bibliographie

LA MAISON DE L'EMPEREUR Cdt Bucquay. Ed. Grancher Paris.  
 ARCHIVES DU MUSEE DU CHEVAL A SPA.  
 ARCHIVES DU MUSEE DE L'ARMEE A BRUXELLES.  
 LES CARROSSIERS DE BELGIQUE H. HENRI-JASPAR  
 MINISTERE DE LA GUERRE A PARIS.  
 PLANCES DE SOLDATS ET UNIFORMES DU 1<sup>er</sup> EMPIRE. DOCTEUR HOURTOULLE.

Marriage de Napoléon et de Marie-Louise.

# La Grand-Place

par Judith Masse

*Chefs-d'œuvre de maîtrise  
 Des Quatre Couronnés  
 Les façades alignées  
 Se surpassent et rivalisent  
 En beauté et en éclat  
 Sur la place d'apparat*

*Quand chaque métier était un art  
 Ses secrets et ses finesses  
 Tels que quartiers de noblesse  
 Authentiques à tous égards  
 Etaient avec minutie  
 Transmis du maître à l'apprenti*

*Et les habiles compagnons  
 Des métiers des Neuf Nations  
 Et les peintres et les sculpteurs  
 De la Gilde de Saint Luc  
 De Bruxelles ambassadeurs  
 Autant que barons et ducs  
 Ont porté sa renommée  
 Jusqu'aux plus lointaines contrées*

*Le style italo-flamand  
 Dont ils étaient les artisans  
 Etaient une variante du baroque  
 Mouvementé et chargé de l'époque*

*Mais chaque terroir ayant ses fruits  
 Et chaque peuple son génie  
 La Grand-Place de Bruxelles  
 S'inspire de l'art de la dentelle*

*Dans sa trame s'entrelacent  
 En harmonieuse alternance  
 L'élan mesuré qu'on appelle élégance  
 Et des motifs truculents d'audace  
 Sur clefs de voûte, culs de lampe  
 Et chapiteaux sculptés  
 Scènes réalistes qui passent la rampe  
 Des siècles écoulés.*

*En plus d'un féérique décor  
 La Grand-Place est un beau livre  
 D'histoire qui nous fait revivre  
 Le passé enluminé d'or*

*A sa joyeuse entrée  
 Chaque nouveau gouverneur  
 Etaient dévisagés  
 Par les bustes  
 Statues équestres  
 Et pédestres  
 De ses prédécesseurs*



*Par les médaillons augustes  
 D'empereurs romains  
 Rehaussés d'ordres classiques  
 Dorique, ionique  
 Et corinthien  
 Et par les allégories  
 De belles espérances  
 Souvent déçues, jamais taries  
 De Vérité et Prévoyance  
 Paix, Justice et Abondance*

*Et les saints patrons  
 Des diverses corporations  
 Attestaient par leur présence  
 Le prestige et l'importance  
 De chaque corps de métier  
 Sous leur vigilance sacrée  
 Toute atteinte aux privilèges  
 Aux franchises accordées  
 Constituait un sacrilège*

*En plus d'un féérique décor  
 La Grand-Place est un beau livre  
 D'histoire qui nous fait revivre  
 Le passé enluminé d'or*

*Lorsque les gouvernants  
 N'étaient pas assez sages  
 Pour lire ce livre d'images  
 S'exaltaient l'héroïsme des manants  
 Et les pavés de la Grand-Place  
 Gardent encore l'empreinte tenace  
 Du martyr Anneessens François  
 Toumeur de chaises bruxellois*

*La flèche du clocher laïque  
 Du bel hôtel de ville  
 Où siègent les édiles  
 Fait gracieusement la nique  
 Aux tours épiscopales  
 De Sainte-Gudule, la cathédrale*

*Mais au temps de l'Inquisition  
 Au nom de la religion  
 Echafauds et potences  
 Etaient dressés en permanence  
 Et de la noblesse les fleurons  
 Les comtes de Homes et d'Egmont  
 Avec ceux de la gueuserie  
 Dont l'histoire oublie les noms  
 Furent occis à l'unisson*

*En plus d'un féérique décor  
 La Grand-Place est un beau livre  
 D'histoire qui nous fait revivre  
 Le passé enluminé d'or*



# Yves Boyen, notre Rédacteur en Chef, a pris sa retraite

par Gilbert Menne

Que nos fidèles lecteurs se rassurent : Yves Boyen collaborera encore à notre chère revue. Nous aurons encore la joie d'apprécier son style alerte, sa plume élégante, ses lignes tour à tour lyriques, romantiques, voire moqueuses que l'« ami Yves », couche depuis près de trente années sur le papier pour célébrer les charmes de son cher Brabant.

Comment résumer en quelques lignes une carrière si bien remplie? Tout d'abord, précisons qu'Yves est né à Grammont le 28 juillet 1923. Si je le mentionne, c'est qu'il est fier d'avoir vu le jour dans cette ville célèbre pour son « mur », son « Manneken-Pis » et la tarte aux matons. Après des études à l'Université de Louvain où il décrocha le diplôme de docteur en droit, et un début de carrière dans le secteur privé, Monsieur Boyen entra au service de la Fédération Touristique de la Province de Brabant le 1<sup>er</sup> mars 1959.

Le tourisme dans notre pays prenait à peine son envol, l'Exposition Universelle de Bruxelles, l'« Expo 58 », venait de se terminer en lui donnant une impulsion irrésistible.

*Yves Boyen contemple la Médaille du Mérite touristique de la Communauté française qui lui fut remise le 24 mai 1984 au Domaine provincial d'Hélécine.*



L'équipe de base à cette époque « héroïque » du tourisme brabançon, était installée dans la rue du Lombard et était composée principalement de son directeur (secrétaire permanent) Maurice-Alfred DUWAERTS, de la regrettée Rosa SPITAELS, trésorière, et de Yves BOYEN, sous la présidence du Député permanent Edgard SPAELANT.

Très rapidement, avec le talent qu'on lui connaît, Yves BOYEN allait se consacrer plus particulièrement à la revue « Brabant Tourisme » ainsi qu'à l'ensemble des éditions de notre Fédération relatives à Bruxelles, au Brabant Flamand et au Brabant Wallon. Enumérer la totalité de celles-ci serait trop long et je ne citerai que quelques brochures dont certaines ont fait l'objet de plusieurs rééditions :

Le Lac de Genval, la Route du Pajottenland, Au fil de la Voer, En Roman Païs de Brabant, Wommel-Meise-Grimbergen, Wavre, Sur les Traces de Pierre Bruegel, Louvain, La Route du Jardin Botanique, Bruxelles-Villers-la-Ville, La Route de la Gueuze, La Vallée du Train, Le Domaine provincial d'Huizingen, La Route du Houblon, Hôtels de Ville du Brabant, Au cœur du Hageland, Tervuren, Leau, Entre Dyle et Demer, Nivelles. Je mentionnerai particulièrement un ouvrage très important : « Moulins en Brabant », véritable somme en la matière et les livres consacrés à la Route du Roman Païs, La Route des 6 Vallées et la Route Vagabonde, dont les tracés recouvrent l'intégralité du Brabant Wallon.

A ces publications majeures s'ajoutent de très nombreuses autres publications, dépliants et

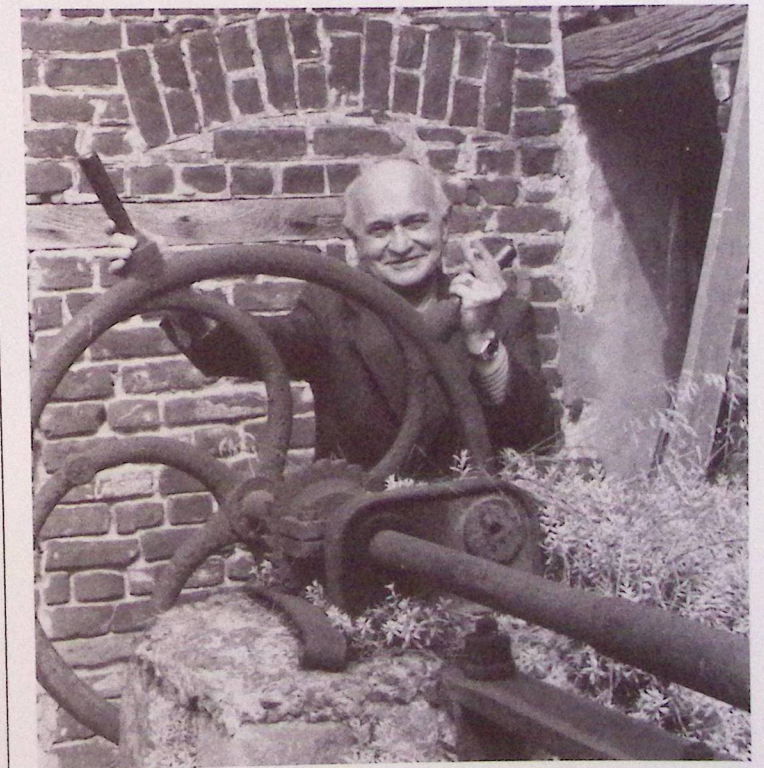
brochures, des dizaines d'articles dans la revue « Brabant Tourisme », la participation à d'innombrables colloques, réunions, congrès et conférences, etc.

Après la communautarisation de notre Fédération en 1982 Yves Boyen, promu à la rédaction en chef de notre revue, allait consacrer désormais tout son temps à « Brabant Tourisme » pour en faire ce qu'elle est aujourd'hui sans fausse modestie : la plus belle revue touristique et culturelle de Belgique.

Si ce résultat a été atteint c'est, certes, grâce à l'appui constant que la Députation permanente de la Province de Brabant a accordé sans réserve à notre Fédération mais aussi, il convient de le dire, au travail inlassable d'Yves qui en a fait, selon l'expression, « son enfant » en y consacrant la presque totalité de son temps libre.

Pour ce dévouement constant au service du tourisme de notre Province, Monsieur Boyen s'est vu décerner l'Ordre du Mérite brabançon et la Médaille d'argent du Mérite touristique de la Communauté française.

Lors de la cérémonie organisée en ton honneur le 9 août dernier en présence des autorités provinciales, des représentants de notre Fédération, de la Toeristische Federatie van Brabant, de l'Office de Tourisme de Bruxelles, du Commissariat au Tourisme, des collaborateurs à la revue, de tes collègues et amis nous avons voulu, cher Yves, te souhaiter une active et heureuse retraite qui sera, nous n'en doutons pas, vouée au jazz, aux voyages et aux découvertes œnologiques, mais aussi à ton précieux « Brabant Tourisme ».



*Yves tient la barre... des vannes du moulin de Lasne, en vrai « moulinologue »!*

# EXPOSITIONS

## UNE EXPOSITION EXCEPTIONNELLE A BRUXELLES

Chine, ciel et terre, 5.000 ans d'inventions et de découvertes.

Après le remarquable succès rencontré par son exposition « Les Aztèques », la Communauté flamande, par son Commissariat général à la Coopération internationale, nous propose à nouveau une exposition

prestigieuse dont on parlera longtemps. Réalisée avec le concours scientifique de l'Institut Chine-Europe de la K.U.L. et le China International Science Center de Pékin, cette rétrospective s'adresse à tous les publics car elle englobe une très large palette des activités humaines au cours de 5.000 ans d'histoire. Nous savions déjà que la Chine avait puissamment contribué par ses inventions et découvertes aux progrès techniques de l'hu-

manité et que ces trouvailles, transmises en Occident, avaient donné un coup de pouce décisif au développement de la Renaissance.

Le grand mérite de cette exposition est qu'elle englobe les domaines essentiels de cette culture en l'illustrant de pièces originales extraordinaires prêtées par des musées chinois (Palais impérial de Pékin et musées provinciaux) belges et européens (Cinquantenaire, British Museum, Musée Guimet de Paris, Needham institute de Cambridge etc.). Sept grandes parties sont présentées : l'astronomie, discipline particulièrement prisée par les empereurs chinois qui étaient « fils du Ciel »; les « Quatre grandes inventions » : le papier, l'imprimerie, la poudre à canon et la boussole; la métallurgie du bronze et du fer; la manufacture de la porcelaine, la production de la soie; la mécanique et l'histoire des rapports Orient-Occident pour ce qui concerne la diffusion des sciences et des techniques chinoises en Europe.

Certains procédés de fabrication seront expliqués aux visiteurs de l'exposition par une vingtaine de spécialistes chinois venus spécialement pour l'occasion, dont on admirera en particulier l'équipe de tissage de brocard et l'artisan fabriquant du papier.

Ne manquez à aucun prix cette exposition passionnante qui est accessible tous les jours sauf le lundi, jusqu'au 16 janvier, de 10 à 17 heures (le mercredi jusqu'à 22 heures) avec fermeture le 25 décembre et le 1<sup>er</sup> janvier. Prix d'entrée : adultes 180 F,

Technique de la métallurgie : lion en fonte de Cangzhou (X<sup>e</sup> s.).



# EXPOSITIONS

Cocher assis. Terre-cuite de la dynastie Qin (III<sup>e</sup> s. av. J.C.).



de peintures de Maître Desaegeer et de M. Horvath. Plus tard, pour s'affirmer davantage au niveau de la composition et de la maîtrise, ils suivent un enseignement de peinture de chevalet à l'Académie de Braine-l'Alleud sous la direction de Maître Pelletti. En peignant, Ghislaine projette intensément ses émotions sur la toile tandis que Charles trouve un enthousiasme constamment renouvelé dans des créations où il découvre l'immense richesse des formes.

José Chapellier  
du 4 au 23 décembre 1988

Comme la plupart des forts, Chapellier est un tendre généreux, peu comptable de ses efforts. Son œuvre et le déroulement de sa vie en témoignent. Liégeois d'origine, il est d'une famille de gens de lettres et de théâtre. L'expressionnisme flamand a cependant marqué le regard de ce Liégeois de bonne souche. C'est une exemple rare d'alliance des deux cultures.

A Paris, où il exposait il y a quelques années, on l'a baptisé le « Fauve blanc » en référence à sa personnalité et aussi à sa peinture, qui à cette époque se développait dans de grandes gammes de blanc subtilement différenciées.

C'est en plein chagrin, juste après le décès de sa mère, qu'il rencontre Rik Slabbinck; une rencontre déterminante tant sur le plan humain que pictural. Slabbinck lui apporte l'équilibre, lui apprend à aimer ce qu'il fait, à s'y attarder, à donner de la chaleur à ses tableaux. Avec Slabbinck, ce grand maître de la

étudiants 130 F, seniors et groupes scolaires 75 F.

Le splendide *catalogue* illustré de 437 pages, contenant de très intéressants commentaires et notices sur les 295 pièces exposées vaut largement ses 950 F. Tarifs spéciaux S.N.C.B.

Visites guidées pour des groupes de maximum 15 personnes (1.200 F, écoles 600 F) à réserver au secrétariat du musée au 734.07.13 et 732.02.20.

AU MUSÉE DE LA PORTE À TUBIZE

Ghislaine Parvais et Charles Crampagne  
du 6 au 27 novembre 1988

Tubiziens depuis une vingtaine d'années, Ghislaine Parvais et Charles Crampagne réalisent tous deux des huiles sur toile. Ils reçoivent une première formation dans les académies privées

## EXPOSITIONS

peinture d'aujourd'hui, José Chapellier ose commencer à peindre les portraits, voit les couleurs, le rose en particulier; il n'a plus peur d'utiliser les couleurs pures. L'éventail des sujets qu'il aborde est large : des paysages, des détails de paysage, un groupe d'arbre, un seul arbre, la seule branche d'un arbre, un bouquet, une seule fleur, les portraits, les scènes de genre, des intérieurs, des évocations de la vie publique, la fête, la kermesse.

Mais qu'on ne s'y trompe pas! José Chapellier n'est pas un peintre réaliste. Comme Max Jacob, il est persuadé que « C'est au moment que l'on triche pour le beau que l'on est artiste ».

Pour José, la vérité de la peinture c'est son pouvoir d'évocation d'une réalité.

Mais s'il faut de l'imagination pour transfigurer la réalité, il faut aussi de la technique.

José Chapellier en a beaucoup et il a la confiance indispensable à l'artiste. N'a-t-il pas derrière lui tant de distinctions et d'expositions individuelles et collectives? Cet artiste déploie son invention dans de nombreux domaines de la création artistique. Non seulement l'huile sur la toile, l'églo-misé, l'aquarelle, l'encre de Chine et le lavis mais aussi la sculpture de bronze, de l'argent, du fer, de l'acier, du polyester et de la pierre de France, sans parler de ses céramiques.

Ce Liégeois qui a pris racine en Flandre vit en harmonie avec son environnement; il vit pour la peinture et la sculpture, avec sa femme qui le comprend.

Le devinerons-nous face à son œuvre où foisonnent les réductions aux plans essentiels et les oppositions vibrantes de tons?

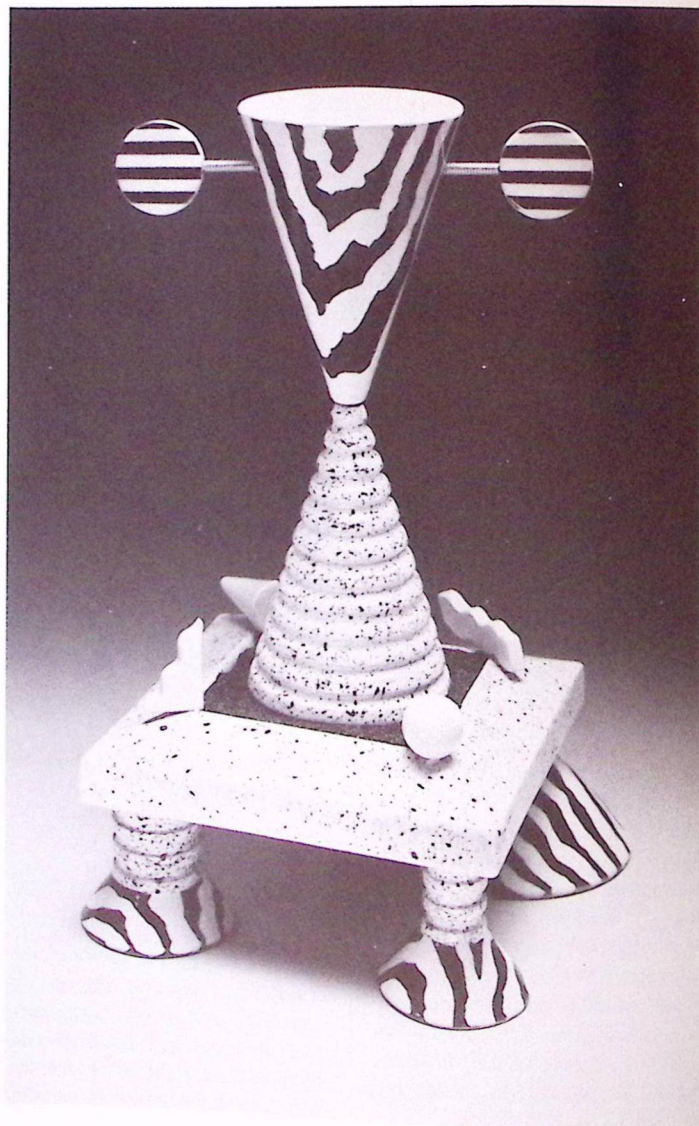
## Renseignements pratiques

Ces deux expositions se tiennent au Musée de la Porte, 64 rue de Bruxelles à Tubize. Elles sont ouvertes au public : le mardi de 9 h 30 à 11 h 30, le jeudi de 18 h 30 à 20 heures, le mercredi et vendredi de 15 à 17 heures et le week-end de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures.

## Exposition « European Coffee Cup – Café noir »

Succès retentissant en notre salle des métiers d'art pour l'exposition « Café noir ». Au rendez-vous : extravagance et déchaînement des formes.

Embarquement pour le délire! La tasse nous livre sa nouvelle



## EXPOSITIONS

Œuvre de Patrice Cloud, lauréat, prix du World Craft Council-Belgique.

ligne, dynamisante comme le café.

Invitée par Nils Koch à repenser la tasse d'une manière plus contemporaine, non traditionnelle, la nouvelle génération de céramistes européens s'est montrée à la hauteur de l'esprit conceptuel qui souffle sur le monde de la création.

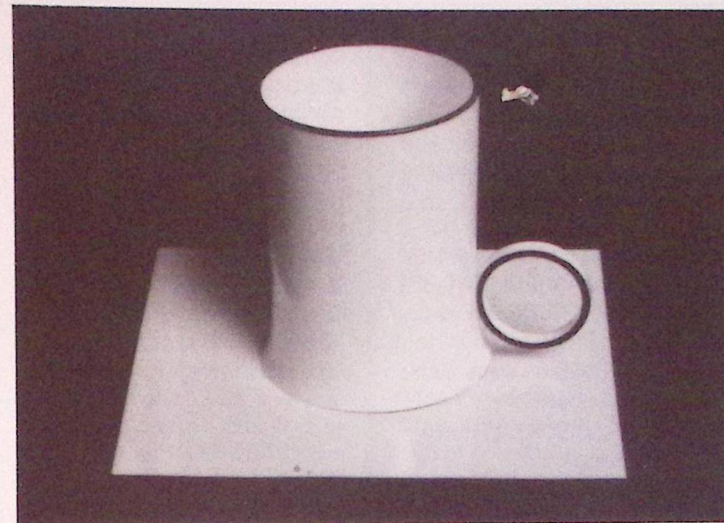
Diplômé en céramique de l'Académie de Saint-Josse, Nils Koch a lancé un appel aux artistes des douze pays membres du Marché commun pour participer au concours de « L'European Coffee Cup ». On se souvient de cette étonnante exposition « Tea for two » organisée par lui voilà un an dans un même esprit de fantaisie et de renouveau.

Cent quinze tasses à café furent sélectionnées parmi lesquelles cinq tasses ont été primées.

Les céramistes se sont lancés dans les formes les plus échevelées donnant à la céramique européenne un nouvel essor. Il faut dire que Nils Koch les a mobilisés en appelant à l'insolite. Dès lors, rien ne devait les arrêter. Aux orties la petite tasse écolo engoncée dans sa ligne sobre; dépouillée, la belle, de son corset de fille sage! Assez de cette ligne monacale régentée par l'esprit fonctionnel. Affranchie de sa tyrannie, la création a pu se pousser jusqu'aux limites extrêmes de l'imagination, vers les rives du jamais vu. L'inspiration s'abreuve à toutes les sources, des formes archétypales aux tracés les plus futuristes.

Cônes, cubes, prismes... les figures géométriques les plus va-

Tasse zèbre, montée sur piloti, œuvre de Lode Van Houtte.



riées s'interpénètrent, traversées par un plan horizontal rappelant la sous-tasse. A côté de cet esprit de géométrie règne l'esprit de finesse marqué d'une touche plus aérienne. D'un souffle, la ligne prend son envol et s'élance en une seule volute unissant tasse et sous-tasse en un même accord.

Une tasse rose et jaune frissonne sur son tripode torsadé comme prise d'un accès de paludisme. Un bol noir injecté de piques roses brandit agressivement ses pointes. A l'opposé, une tasse Yin et Yang rappelle ces principes complémentaires qui rythment le monde.

Tasse domino, tasse zèbre, montée sur piloti, carrée, en encrier, en ciboire, en pis de vache... Anse zigzagante, en forme de crocodile ou de nageoire... les artistes ont donné libre cours à leur inspiration la plus débridée. Formes stylisées, déjetées, euphoriques ou contemplatives, bords en haillons, fonds percés, anses folles... l'European Coffee Cup fait un magistral pied de nez au fonctionnel.

Déroutante cette tasse au profil effilé? Impossible d'y tremper les lèvres! Qu'à cela ne tienne, la fantaisie est reine. Rien d'ailleurs ne vous empêche de vous munir d'une paille ou de vous nantir d'un bec de héron. Repenser la tasse, c'est aussi repenser l'utilisateur, briser la cuirasse de ses habitudes. A cette figuration plastique s'ajoute un langage graphique des plus variés : dessins, décalcomanies ainsi que tout un dispositif de figures géométriques. La tasse en elle-même devient une surface de création. D'autres matériaux que la céramique pouvaient intervenir élargissant ainsi le champ d'expérience.

Cette exposition procède d'une démarche tout à fait contemporaine qui veut donner aux objets de consommation courante une valeur poétique. Elle s'inscrit dans cette volonté de briser la frontière entre art et artisanat.

Nils Koch projette de faire voyager son exposition de par le monde. Si vous l'avez ratée, il ne vous reste qu'à le suivre ou à

## Vient de paraître



guetter la prochaine dont le thème « poivre et sel » ne manquera certes pas de piquant!

Myriam Lechêne

L'exposition s'est tenue du 23 septembre au 8 octobre 88 en la salle des Métiers d'art.

Les lauréats sont :

- Wilma SELTEN (Pays-Bas) : 1<sup>er</sup> Prix Européen
- Gilles GREBOVAL (France) : 2<sup>e</sup> Prix Européen
- Jean-Claude LEGRAND (Belgique) : 3<sup>e</sup> Prix Européen
- Luisia Maria FULGENCIO (Portugal) : Prix « Office Belge du Café »
- Patrice CLOUD (France) : Prix « World Craft Council/ Belgique-Communauté française »

« The European Coffee Cup » est parrainé par « L'Office Belge du Café ».

\*\*

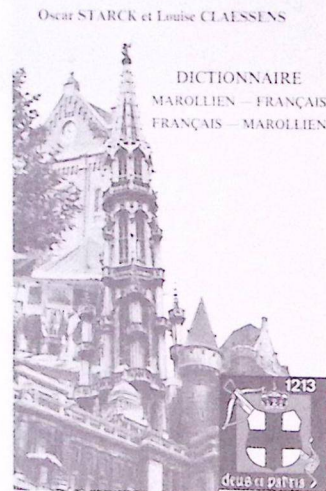
### Enfin un dictionnaire Marollien!

« Ei bennék, ei blàvek! » cela ne vous rappelle rien? Lecteurs de Tintin et admirateurs de Toone, réjouissez-vous. Si vous n'avez pas la chance insigne d'être un « eghte brusseleir » et d'avoir suçé à la mamelle ce savoureux dialecte bien de chez nous, vous êtes sauvés: il vous suffira de consulter l'indispensable dictionnaire marollien-français/français-marollien (j'allais dire borduro-syldave) dû à la plume d'Oscar STARCK et Louise CLAESSENS qui vient de sortir de presse. Ces braves gens, natifs

du quartier des Marolles, se sont aperçus qu'un pareil ouvrage n'existait pas.

Oumgeluefelaik! Eh bien, ils sont parvenus à collationner 6.000 mots. Ce n'est pas tout: comme les « pages roses » du Larousse vous pouvez faire provision de quelques proverbes, expressions et paroles bien senties, ça peut toujours servir!

\*\*



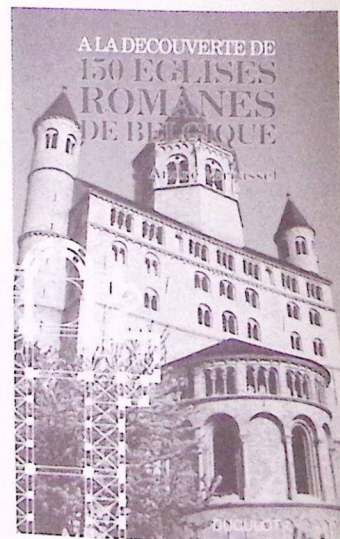
D'accord, on peut discuter sur l'orthographe retenue de certains mots que j'ai cherchés à la mauvaise lettre, mais le brusseleir est d'abord parlé. L'essentiel était de sortir le premier dictionnaire, après on peut toujours fonder une Académie du Marollien. Salû en de kost! A propos, ce livre de chevet de 283 pages ne coûte que 895 F majorés des frais de port, et est disponible chez Distri Press, rue de la Mutualité 79 à 1180 Bruxelles, tél. 343.25.25) par versement sur le compte 310-0315642-90.

\*\*

### A la découverte de 150 églises romanes de Belgique

L'art roman connaît actuellement un vif regain d'intérêt. Il est donc bien naturel qu'André VERRASSEL aux Editions Duculot, après l'incontestable succès rencontré par son livre « Découverte de 850 églises romanes de France » se soit penché sur notre pays pour en relever les traces romanes.

Comme le précise l'auteur dans son introduction, où il explicite sa démarche, la Belgique a joué un rôle charnière entre le roman venu de Normandie et celui des terres d'Empire, creuset et lieu de rencontre entre le val d'Escaut et le diocèse de Tournai, dépendant de la France et le val de Meuse, terre impériale et son diocèse de Liège. Le livre d'André Verrassel est clair, méthodique et précis. L'amateur d'architecture romane trouvera sans peine la sélection de 150 édifices religieux classés alphabétiquement par localité et comprenant



## AVIS ECHOS AVIS ECHOS

une notice historique, l'appréciation sur l'importance du monument, sa relation avec le paysage environnant, la description de son architecture, sa décoration intérieure, le matériau de construction et le mobilier.

Un chapitre est réservé aux cuves baptismales, aux cryptes et aux clochers dépareillés par d'autres styles.

Chaque description est accompagnée d'une carte Michelin et d'un dessin de l'auteur.

Faut-il préciser que le patrimoine roman du Brabant est particulièrement mis en valeur avec 32 édifices retenus, dont des merveilles majeures comme Sainte-Gertrude à Nivelles, Saint-Pierre de Bertern, Saint-Médard de Jodoigne, Sainte-Adèle et Saint-Martin à Orp-le-Grand et Saint-Martin à Tourinnes-la-Grosse. Cette sélection confirme d'ailleurs les recherches de notre brochure « Patrimoine roman en Brabant wallon ».

Ce livre à recommander sans réserve est disponible dans les bonnes librairies au prix de 795 F.

\*\*

### La tombe du général DUHESME est balisée

Le Général Guillaume Philibert Duhesme est une grande figure de la bataille du 18 juin 1815. C'est à Plancenoit que le Général Comte Duhesme, qui commandait les 4.000 hommes de la Jeune Garde de l'Empereur résista vaillamment aux assauts des troupes de Büllow, fut mortellement blessé.

Transporté agonisant dans le bâ-

timent appelé aujourd'hui « Auberge du Roi d'Espagne », il mourut le 20 juin à 2 heures du matin malgré les efforts du chirurgien personnel du feldmaréchal Blücher. Une plaque commémorative apposée sur cette maison nous rappelle cet événement.

Le monument élevé en 1820 sur la place de Ways par la veuve de l'officier français porte cette touchante épitaphe: « Sa veuve et ses enfants ont mis sous la protection de ce saint lieu et des braves de tous les pays la dépouille du guerrier intrépide qui fut le modèle des époux et des pères ».

Il convient de souligner que le mausolée fut restauré en 1954 à l'intervention de la Société belge d'études napoléoniennes. Il incombait à notre Fédération d'amener les nombreux touristes du Champ de Bataille vers ce monument historique.

A la suggestion d'un habitant de la localité, Monsieur Claude Scarniere, qui attira notre attention sur le manque de signalisation de ce monument, notre fédération a fait placer, en colla-

boration avec l'Administration Communale et le S.I. de Genappe, des flèches de signalisation adéquates.

L'inauguration officielle du matériel directionnel s'est déroulée le 10 août dernier, en présence de Messieurs André Jandrain et Albert Guyette, bourgmestre et échevin de Genappe; Didier Rober et Willy Vanhelwegen, Députés permanents, Président et Vice-Président de notre Fédération; Jean Verhulst, Président du S.I. et de nombreuses personnalités.

Au cours de la réunion amicale qui suivit, le syndicat d'initiative souligna les axes principaux de sa politique touristique qui sont: le Champ de Bataille, auquel Genappe est rattachée historiquement, culturellement et géographiquement; les sites naturels et les vestiges du passé dont certains sont tout à fait remarquables et, enfin, la promotion de Genappe-centre, ville ancienne qui s'était fort assoupie et pour laquelle une action de rénovation urbaine est en cours qui portera à long terme ses fruits.



# AVIS ECHOS AVIS ECHOS

## Bonne nouvelle pour les marcheurs, cyclotouristes et cavaliers de la région de Hélocine

Pour s'adonner à leur sport favori, les marcheurs, joggeurs, cyclotouristes et cavaliers randonneurs qui voulaient se rendre dans la région d'Hélocine, devaient impérativement se munir de 4 cartes d'état-major car cette commune se situe géographiquement à l'intersection de quatre cartes différentes, d'où une manipulation malaisée et un surcoût important.

Aujourd'hui, plus de problème, car le Syndicat d'Initiative d'Hélocine vient d'éditer une nouvelle carte regroupant les quatre cartes précitées, dont la commune d'Hélocine est le centre, et ce, avec la collaboration de l'Institut Géographique National (I.G.N.).

Cette carte au 1/25.000<sup>ème</sup> couvre bien entendu la commune d'Hélocine, mais aussi toute une région, à savoir :

- à l'Ouest : Saint-Rémy-Geest, Mélin, Jodoigne, Jodoigne-Souveraine
- au Sud : Jauchelette, Huppaye, Enines, Orp-le-Grand, Petit-Hallet, Grand-Hallet
- à l'Est : Lincet, Racour, Waasmont, Overwinden
- au Nord : Neerwinden, Ezeemaal, Goetsenhoven, Outgaarden, une partie de Hoegaarden.

Légende de la photo : le groupe de marcheurs tubizien « Les Roses Noires » entoure Messieurs Willy Vanhelwegen, Député permanent; Bruno Soudan, échevin de la jeunesse et Conseiller provincial; Michel Picalausa, échevin du tourisme et Gilbert Menne, directeur.

Cette carte se vend au prix de 185 F à la permanence du Syndicat d'Initiative située au Musée de la Brasserie du Domaine provincial, à la Maison communale d'Hélocine et au service d'accueil du Domaine provincial par voie postale, au prix de 200 F (port compris) en versant ce montant au compte n° 068-2029922-30 du Syndicat d'Initiative d'Hélocine.

\*\*

## Tubize inaugure ses promenades

L'Administration communale de Tubize et la Fédération Touristique du Brabant Communauté Française ont procédé le 3 septembre 1988 à l'inauguration officielle de quatre promenades pédestres balisées dans la commune et à la présentation du dépliant explicatif.

Lors de son allocution en présence de nombreuses autorités communales, provinciales et régionales, Monsieur Willy VAN-HELWEGEN Député perma-

nent et Vice-Président de la Fédération, mit l'accent sur l'importance de cette réalisation qui renforce encore la position du Brabant Wallon en tant que paradis des promeneurs.

Notre arrondissement compte en effet plus de 600 km de circuits balisés pour piétons, le plus dense de Wallonie.

Située au creux de la vallée de la Senne, en bordure du Canal Charleroi-Bruxelles, la commune de Tubize, englobant les anciennes localités de Clabecq et de Saintes, est connue principalement pour ses nombreuses activités industrielles, mais est également une entité à vocation agricole où les paysages splendides et les curiosités touristiques sont très nombreuses.

La promenade du Canal (6,9 km) vous fera découvrir Clabecq et ses environs.

La promenade de Sainte Renelde (8,4 km) commence à la place de Saintes, longe le Château du Mussain, passe par le Moulin d'Hondzocht et revient au village.



# AVIS ECHOS AVIS ECHOS

La promenade d'Oisquerq (7,5 km) débute au pied de l'église Saint-Martin, conduit à travers champs aux étangs de Cœurq avant de revenir sur Oisquerq.

Le très beau dépliant explicatif en quadrichromie, illustré de photos et d'une carte détaillée des circuits, est disponible au prix de 30 francs (majorés de 13 F en cas d'expédition), auprès de l'Administration Communale et du Musée de la Porte de Tubize des Syndicats d'initiative du Brabant Wallon et de notre Fédération.

\*\*

**Très bonne nouvelle pour nos membres : le montant de la cotisation 1989 est maintenu à 450 F.**

En dépit des charges de plus en plus lourdes résultant, entre autres, de l'augmentation des frais d'impression de notre revue et des récentes majorations des tarifs postaux, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos fidèles membres et de nos futurs adhérents que le montant de leur cotisation pour 1989 est maintenu à 450 F (T.V.A. comprise). Dans ce montant est inclus le prix de l'abonnement à notre revue bimestrielle « Brabant Tourisme » (6 numéros, de ± 60 pages, par an). Signalons que ce montant est inchangé depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1985 alors que le prix de la quasi totalité des quotidiens et périodiques a été majoré de 10 à 15 % depuis cette date. Nous espérons que nos affiliés apprécieront cette mesure prise en leur faveur.

Par ailleurs, nous invitons instamment nos membres à verser, dans toute la mesure du possible, avant le 1<sup>er</sup> janvier 1989, la somme de 450 F à titre de cotisation pour 1989 au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché aux Herbes 61 à 1000 Bruxelles. Ils éviteront, de la sorte, le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique. En outre, tous nos membres, en règle de cotisation, continueront, comme par le passé, à bénéficier d'une réduction de 10 % sur le prix officiel de vente de tous les

livres, brochures et dépliants édités par la Fédération Touristique du Brabant pour la Communauté française.

A titre d'exemple, l'ouvrage d'Yves Boyen décrivant la « Route du Roman Païs » (208 pages), vendu normalement au prix déjà très étudié de 150 F, ne leur coûtera plus que 135 F.

Mentionnons enfin, à l'intention des lecteurs non affiliés à notre Fédération, qu'il leur est toujours possible de se procurer la revue « Brabant Tourisme » au prix de 100 F par numéro.



Cet ouvrage superbement illustré en couleurs constitue le vade-mecum indispensable pour une meilleure approche de l'art et de l'architecture romans tels qu'ils se sont développés dans le Brabant wallon.

Cette intéressante plaquette est vendue, au prix de 170 F, au siège de notre Fédération. Ce prix est ramené à 150 F pour nos membres en règle de cotisation. C.C.P. 000-0385776-07.

